J. BARBEY D'AUREVILLY

...le nom qui brille, comme un glaive au soleil ! —

Lettres à une Amie

1880-1887

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV M

XXVI, RV

27-11-49

François Serpeille.

LETTRES A UNE AMIE

DU MÊME AUTEUR

LETTRES DE J. BARBEY D'AUREVILLY A LÉON BLOY, avec un portrait inédit et une lettre autographe . . . 1 vol.

J. BARBEY D'AUREVILLY

—

Lettres à une Amie

1880-1887

Deuxième Édition



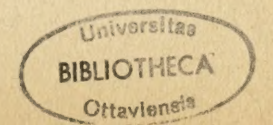
PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt exemplaires sur papier de hollande,
numérotés de 1 à 20

JUSTIFICATION DU TIRAGE

1542

AVANT-PROPOS

Je ne voulais pas donner ces lettres maintenant; je les réservais pour le temps plus ou moins prochain où d'autres achèveraient sans moi la tâche interrompue. Il me faut céder aux affectueuses instances d'amis plus pressés, mieux avertis peut-être.

Après ceux de jeunesse et du milieu de la vie, ces lettres, d'une si confiante intimité, ne sont-elles pas le Memorandum *des dernières heures ?*

L. R.

1880

I

4 juillet. Dimanche. 1880.

Mademoiselle,

On me dit que je n'aurai pas le bonheur de vous voir aujourd'hui chez mademoiselle C... C'est un regret pour moi, mais je ne veux pas que c'en soit deux ; et voilà pourquoi je me permets de vous écrire. Ne vous donnez pas la peine d'aller demain au *Constitutionnel.* Vous n'y trouveriez pas mon article. J'ai beaucoup trop *mondanisé* cette semaine et j'ai perdu mon temps, — ce qui est peut-être la meilleure manière de l'employer !

Agréez, Mademoiselle, l'expression de mon hommage, et daignez m'excuser auprès de Madame votre mère de ne pas encore être

allé lui offrir un respect que cette semaine, très certainement, j'aurai l'honneur de lui porter.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

II

Paris, 18 août 1880.

Mademoiselle,

Mon article sur Rivarol n'a pasparu Lundi, — et je suis allé demander pourquoi au *Constitutionnel*, non pour moi, mais pour vous qui avez la bonté de tenir à me lire. Ils m'ont répondu par « l'amoncellement de matières » *accumulées par le jour de la fête qui avait empêché le journal de paraître, et qu'il faut écouler*, — comme ils disent dans leur style charmant !

Mon article est long. Il prend de la place. C'est probablement la raison pour laquelle il n'a pas encore paru ce matin. Quand paraîtra-t-il ? Peut-être demain. Peut-être le rejetteront-ils à Lundi ?... Mais je vous préviens, Mademoiselle. Rien des choses de la publicité ne peut me faire souffrir. Je suis mort à cela, — mort et froidi. Mais je suis impatient pour vous qui me faites l'honneur de me lire et *d'espérer* mon article, — la seule espèce d'espérance qu'à présent je puisse inspirer !

Pardon de cette mélancolie... D'espérance, moi, j'en ai une joyeuse, c'est de vous voir samedi chez madame Ackermann.

Agréez, Mademoiselle, les sentiments animés de votre respectueux

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mon respect, je vous prie, à Madame votre mère.

III

Mardi, 24 août 1880.

Mademoiselle,

Vous trouverez sous ce pli la dédicace de mon IIe volume des *Œuvres et des Hommes*. En la rognant un peu, elle sera de taille avec le format du volume, et votre relieur pourra l'y insérer.

L'homme à qui cette dédicace est adressée a mis la poudre et le feu dans ce cerveau qui a été souvent appelé *un cerveau brûlé* par les sages, — et qui brûle toujours pour tout ce qui lui plaît et ce qu'il aime !

Ce fut mon initiateur aux choses littéraires. Il était du côté philosophique de M. Havet plus que de mon côté à moi ; mais il m'aimait, et peut-être parce que, sur le fond des choses, j'étais très différent de lui.

C'était une tête dont personne, excepté moi, n'a mesuré la circonférence. J'ai fait des articles sur ses livres, — aussi ignorés les uns que les autres. Et je ne m'en plains pas ! J'aime l'obscurité comme les imbéciles aiment la gloire !

Certes ! oui, — vous me verrez avant ce départ qui m'attriste comme tous les départs, et qui m'attriste d'autant plus que, *cette année*, je vous connais...

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

J'ai reçu votre rouleau, votre lettre et celle de M. Havet.

N. B. — C'est dans la marge *à gauche* que votre relieur doit couper, — pour ne pas rogner la *signature*.

IV

Valognes, Hôtel Grandval-Caligny,
16 septembre 1880.

Oui, Mademoiselle, vous étiez avant moi à Valognes ! Vous avez été la première personne qui m'ait parlé dans cette ville où je ne parle plus guères à personne, si ce n'est à des revenants, — visibles pour moi seul, — qui y marchent perpétuellement à mes côtés. Je voudrais avoir autant d'âme que vous dans la manière de dire pour vous exprimer combien votre lettre, à laquelle je ne m'attendais pas, m'a fait de plaisir !

C'est même le seul plaisir que j'aie eu depuis mon arrivée. Vous m'avez donné mon unique sensation de vie... Les départs sont tristes, les arrivées encore plus, quand surtout il n'y a personne pour vous recevoir... Or, je suis l'*isolé*. Je ne trouve plus chez

moi que des portraits pour tous vivants. J'ai pu reprendre, en pensant à vous, Mademoiselle, et à cette bonne lettre que je tenais dans ma main, mes longues enfilées dans mes grands appartements solitaires. Cela m'a fait du bien d'avoir quelque chose de vous... Je sortais du soleil, beau jusqu'à mon départ, à Paris, et j'entrais sous la nuée, éternelle en Normandie, dans ce pays fatal aux âmes profondes, car il augmente leur tristesse. Cette nuée n'a pas cessé de nous envoyer des pluies furieuses, en les accompagnant de ces vents d'ouest qui ont gémi sur mon berceau.

Oh ! que le son du cor est triste au fond des bois !

a dit de Vigny. Il n'avait pas entendu cette flûte douloureuse du vent de l'ouest, en Normandie, qui semble l'âme des trépassés sur les toits !

Moi, je l'entends toutes les nuits. Aussi suis-je d'une humeur massacrante. Je ne me sens vraiment pas digne aujourd'hui de vous

écrire. Je voudrais vous envoyer de l'azur et je n'en ai ni *dans* le cœur ni *sur* la tête. Je n'ai que le regret, mais très senti, de n'être pas avec vous dans la chambre de mademoiselle C..., ou encore chez madame Ackermann, ce brave homme de génie ! Vous les verrez probablement Samedi et Dimanche, toutes les deux. Parlez-leur de moi, je vous prie, ainsi qu'à Madame votre mère. Parlez-leur *de moi,* — mais vous, pensez *à moi*, Mademoiselle, et quand vous aurez une minute, donnez-la moi pour nos Dimanches perdus !

Respectueusement à vous,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

V

29 décembre 1880.

Mademoiselle,

Pardonnez-moi. Ma vie est un tourbillon.

Je suis arrivé chez ces dames É... deux secondes après vous, et c'est surtout pour vous que j'y venais...

Mais Dimanche, quoiqu'il m'arrive de tuiles sur la tête, je dînerai chez les Coppée avec tout ce qu'il y a de L... au monde et celle qui fut *Sarah*.

Je serai là jusqu'à dix heures et demie. Ne vous y verrai-je point, Mademoiselle ? J'ose l'espérer. Vous êtes si aimable pour moi que je n'ai plus honte d'être un fat.

Je mets ce bel ouvrage, que vous avez fait là, à vos pieds.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mon respect à Madame votre mère.

1881

2.

VI

26 janvier 1881.

Mademoiselle,

Enfin ce diabolique portrait de l'auteur des *Diaboliques* est terminé, d'hier soir au jour mourant.

Je suis rentré chez moi, et me voilà à vous écrire pour vous remercier de cette éloquente lettre qui m'empêche de travailler, car je reste à rêver après l'avoir lue, et je rêve : *Est-ce que je ne rêve pas ?* Vous êtes la première qui m'ait dit tout ce que vous me dites. J'ai refait votre nom. Je vous ai appelée Mademoiselle Louise. Je pourrais vous appeler Mademoiselle *Magloire*, car

vous l'êtes, et à toutes les gloires, je crois que je préfèrerais celle-là !

Vous verrai-je Dimanche soir? Qui sait ?

Votre

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mon respect à Madame votre mère.

VII

Paris, 21 février. Lundi.

Mademoiselle,

Je ne sais pas si vous êtes venue hier à l'*Hôtel Coppée.*

Mes amphytrions du Dimanche n'y dînaient pas, — et c'est pour cela que je vous écris.

J'aurais voulu vous remettre moi-même ce que je vous envoie sous ce pli.

C'est mon portrait, Mademoiselle, dans *ma limousine de charretier du Cotentin*, — vocation manquée ! — Je l'ai retrouvé avec un autre, — celui de mes vingt ans, sur papier de Chine, — trop grand pour que je puisse vous l'envoyer par la poste.

Au moins, si ma diable de vie m'empêche d'aller jusqu'à vous, que mon image y aille ! Malheureusement, elle ne vous dira pas ce que je vous dirais, mais vous l'entendrez tout de même, n'est-ce pas ?

A vos pieds, mais trop loin.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Les horreurs de Bordeaux et l'Irlande ont empêché de paraître mon article de semaine, annoncé deux fois, et qui sera publié demain. L'article de théâtre, lui, est incommutable, et il a paru ce matin, mais l'article de demain doit plaire à toute femme qui a le cœur noble, et je l'ai écrit en pensant à vous.

Faites-moi la faveur de m'accuser réception de ceci.

VIII

23 février 1881.

Mademoiselle,

Puisque c'est une fête pour vous que mon écriture, en voici !

Je veux vous rappeler que notre souper, le Mardi gras, chez ces dames É..., est pour 8 heures du soir, afin de n'avoir plus à manger passé minuit, à cause du Mercredi des cendres.

Vous ne croyez pas au Mercredi des cendres, vous, tête trop forte, mais nous y croyons, nous ! Je suis bien payé pour y croire puisque j'en ai plein le cœur, — un cœur qui, je le crains bien, ne reverra plus de flamme...

Je n'ai pas besoin d'insister, n'est-ce pas ? Vous serez près de moi, à cette agape, —

chrétienne ou non, — mais heureuse pour moi si elle l'est pour vous.

Votre

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mon article a paru ce matin dans le *Triboulet*.

Lisez le *Gaulois* d'aujourd'hui. Il y a une lettre de moi.

IX

Juin 1881.

Je suis sur le *pont* de mon vaisseau et je ne peux en descendre pour m'embarquer avec vous (1).

Votre J. B. D'A.

(1) Pour Maisons-Laffitte.

X

8 juin 1881. Mercredi, 7 *heures du matin.*

Mademoiselle,

Voulez-vous écrire, de *suite*, à madame K..., et lui demander de remettre notre dîner de Jeudi au lendemain Vendredi ?

Qu'elle vous réponde immédiatement, par télégramme, si c'est possible et sans la moindre contrariété pour elle, et j'insiste sur ce mot-là. Pour peu qu'elle ait la plus petite raison de tenir à Jeudi, nous irions Jeudi. Elle, avant tout, et ses convenances ! Mais si elle *pouvait* et *voulait* remettre le dîner projeté à Vendredi, cela m'arrangerait, et je vous dirai pourquoi, Mademoiselle, ce soir, chez mademoiselle É..., où je vous attendrai avec la réponse de madame K....

En hâte et respectueusement à vous.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

XI

27 juin 1881, 8 heures du matin. Lundi.

Mademoiselle,

Étonnez-vous ! — une lettre ! un bout de papier griffonné par moi !

Il y a, à la quatrième colonne de mon feuilleton au *Triboulet* (ligne 23), une faute énorme qui m'a fait bondir de colère ce matin !

Au lieu du mot *sphère* qui devrait y être, les chiens ont mis *suaire*.

Jugez de l'effet !

Connaissez-vous pour un violent le supplice de la colère vaine ? Tenez, j'en écris de travers !...

Ce n'est pas la colère qui est le supplice, c'est le sentiment qu'ELLE EST VAINE.

Il ne faut pas se fâcher contre les choses,

disait Turgot, cela ne leur fait rien du tout. Turgot est un sot. C'est justement pour cela que je me fâche. Si cela leur faisait quelque chose, je ne me fâcherais pas. Je m'en vengerais sans me fâcher.

Mademoiselle, vous envoyez à quelques personnes, je crois, mes articles. Corrigez de votre main, je vous supplie, la monstrueuse bêtise de mon article de ce matin. Vous savez que je dis toujours que je dois mourir d'une faute d'impression.

Puisque je ne suis pas mort de celle-là, je n'en mourrai donc pas !

Votre

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Mon respect à Madame votre mère.

A demain !

XII

Vous êtes trop... comment dire ? trop bonne... Je suis très bien. Avec vous, j'aurais fait la campagne de Russie.

Mon état de santé égale, en vigueur, ma reconnaissance.

En hâte, — et à vous sans hâte, pour toujours.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

XIII

2 septembre 1881. Vendredi, 1 heure.

Mademoiselle,

Les Rois portent le deuil en violet. Je n'irai pas chez vous aujourd'hui à quatre heures,

et voilà mon deuil ! Je dîne chez la comtesse de V..., ce soir, avec mon ami (intellectuel) le marquis d'Ivry, et j'ai une de ces toilettes à faire dignes de l'horrible superficialité de cette nature frivole qui désespérait mon frère l'abbé !

Tous ces dérangements de départ dérangent tout. La *Paqueta* partie est pour nous un événement néfaste. L'É..., qui m'est une épine sera-t-elle là, Dimanche ? Valadon est à Étretat. Où se joindre ?... Dimanche, je finirai trop tard mon feuilleton pour pouvoir aller vous demander à dîner. Ah ! les départs ! et le mien que j'abhorre, par-dessus le marché !!!

Avez-vous reçu des nouvelles de cette fille légère qui mélancolise la veille des départs et qui danse de la joie de s'en aller le lendemain ?... Si elle est là, Dimanche soir, vous y serez, n'est-ce pas ? Si elle n'y est pas, avertissez-moi, car je ne connais rien de plus impertinemment triste que des volets fermés.

L'indifférence, c'est un volet fermé... Tiens! c'est une définition!...

Les miens seront toujours ouverts pour vous, Mademoiselle.

Votre respectueux

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mettez mon respect aux pieds de Madame votre mère. J'aimerais mieux y mettre mon *moi*.

1882

XIV

Paris. Jeudi, 26 janvier 1882.

Mademoiselle,

Voilà cette fameuse adresse, qui était restée (*as it is*) toute timbrée dans mon tiroir pour vous écrire, et qui me faisait penser à vous toutes les fois que j'ouvrais mon tiroir. Image de mon néant épistolaire ! Je l'utilise, ce matin.

J'ai vu Lemerre, hier. Ce malheureux homme heureux qui perd tout, même la tête, — ce qui ne serait rien, — a perdu l'*Amour Impossible*, qui deviendrait *impossible* si vous ne l'aviez pas. J'ai compté sur le vôtre, puisque je n'en ai jamais eu un seul exemplaire, — élégant dédain pour mesdemoiselles mes

œuvres ! Seulement ne donnez le vôtre à Lemerre qu'à la veille d'imprimer, sans cela il le perdrait encore, et chauffez-le de votre chaude parole pour le faire immédiatement s'exécuter.

Je vous écris cela *aujourd'hui*, parce que *demain*, chez vous, nous aurons la *Clara Mowbray*, aux yeux fous, si elle ne les a pas laissés dans sa vilaine Angleterre. Que ceci soit un *memorandum*. A demain, chez vous ; mais pourquoi ne seriez-vous pas ce soir chez les É... Ladies ?... J'y serai, à coup sûr, par haine de la noire solitude. Elle est noire, comme mon âme entre ces deux morts, madame Le Breton et *Triboulet*.

Faithfully yours.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Le *Prêtre marié* va fort bien, à ce qu'il paraît.

Nota bene. — Ne pas oublier de m'envoyer pour six francs de *briquettes*, if you please, miss.

XV

Mardi, 14 février 1882.

Mademoiselle,

Etonnez-vous ! C'est moi, le haïsseur de lettres ! Je vous écris et vous recevrez avec ce mot un *Constitutionnel*, dont j'ai relevé et corrigé les fautes d'impression pour que vous les corrigiez aussi sur les journaux que vous donnez à vos amis.

Quand vous verrai-je ?... Il serait bien aimable à vous de venir demain soir chez mademoiselle Constance. J'y serai et nous pourrions causer de tous ceux que nous n'aurions pas avec nous.

Votre très profondément attaché, Mademoiselle,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

XVI

8 mai 1882.

Memorandum sur le dos d'une carte ; autorisé par vous, Mademoiselle.

Bustifié par madame A. H... toute la journée d'hier. — Ce soir allé chez vous pour me *débustifier*. Mais vous faisiez la mondaine, et *va te faire buste !* J'y retourne aujourd'hui. — Étais hier avec miss C... et miss É... à votre porte... fermée ! — Sommes repartis... furieux !

Demain, sans buste ! Le mien (le vivant) sera demain chez l'*É...charming* à 4 heures. — Me chante que vous y serez ! — Comme vous êtes dans mon buste, — *celui-là !..* — Si ma chanson intérieure n'est pas menteuse, apportez-moi trois choses dont j'ai besoin : — mes *Diaboliques*, — le *Memorandum*, —

et mon *Salon*. N'ai plus d'espace pour vous dire pourquoi, mais c'est indispensable et pressé.

XVII

Je ne peux répondre à vos deux questions. Je me suis mis à la disposition de madame H..., et c'est sa réponse qui fixera le dîner chez *Miss couche de bonne heure*. A ce soir.

J. B. D'A.

XVIII

23 mai 1882. — Au reçu du *Prêtre marié*.

Merci ! Merci ! et remerci !

Madame H... part Jeudi matin. Il faudrait

donc qu'elle eût mon livre demain dans la journée.

Passez chez vos amies de la rue Oudinot, et faites-le moi demander. — Bien entendu, si pareille course ne vous gêne pas.

Je trouverais bien bon d'aller ce soir dîner chez vous, à l'heure de ce damné twilight qui est mon heure fatale, à moi, dans ma solitude. Mais j'ai la chaîne de mon article au cou. Je suis donc condamné à me manger le cœur et l'esprit, ce soir, et dîner avec cela. Un dîner du diable, *sans conversation !*

— A propos, je vous ai envoyé ce matin le *Gil Blas*, où l'on me félicite de la mienne. C'est d'une femme, — à deux ou trois traits exceptés, qui sont trop virils pour me faire l'effet d'être d'une femme. C'est plus aimable que bien écrit.

J'ignore le nom de la *Dame*, et, au *Gil Blas*, on n'a pas voulu me le dire. Serait-ce de la Signora Dumont, chez qui j'ai bavardé, l'autre jour, comme trente-six pies ? Tel qu'il est, du reste, l'article me plaît, parce qu'on

n'y parle pas de ma littérature, mais de ma très frivole *personnette*.

Mademoiselle, à vous.

En hâte.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

Je voudrais que vous dissiez à Hirou (pour les deux autres livres) de les doubler, *en dedans*, avec de la soie, au lieu de papier.

De la soie de la même couleur que la reliure.

Pardon encore de cette peine-là !

XIX

Jules Barbey d'Aurevilly

qui croyait pouvoir venir, offre ses regrets à mademoiselle L... R...

Il monte, pour l'heure, *à cru*, l'hippogriffe

d'un article diablement difficile à monter; mais ce soir! qu'elle vienne ce soir chez mademoiselle C...! Il y a si longtemps qu'il ne l'a vue! et il meurt de cette nostalgie.

XX

15 juin. Jeudi 1882.

Vous n'avez donc pas l'originalité d'être vraie, — ce qui pour une femme est une forte originalité? Vous me donnez vis-à-vis de vous le rôle d'Agrippine devant Néron :

> C'est moi qui *peux* me plaindre et c'est moi qu'on accuse!

C'est moi qui n'*écris pas*; mais c'est vous, qui *écrivez à l'univers*, qui n'écrivez pas, à moi, qui publie ce diable de feuilleton, et qui ne vous vois pas, parce que je dois le

finir, — ce qui me fait sauter un *saut de loup* (savez-vous ce que c'est qu'un saut de loup ?...) tous les soirs !

Je serai en *conclave* jusqu'au milieu de la semaine prochaine, comme si je faisais un Pape. Dites-le à madame Coignet, que je me permets d'adorer d'*amitié* parce qu'avec elle tout autre sentiment est mis à la porte, mais, mon feuilleton achevé, je dînerai chez elle tous les jours qu'elle me fera l'honneur de le désirer.

Avec Russe ou sans Russe !

Pas une visite aux É... qui crient, — comme vous criez ! C'est joli.

Adieu. J'ai dit.

Remarquez que vous ne trouverez pas dans cette lettre un seul « *Mademoiselle* ». Ce qui est une tendresse que vous ne méritez pas !

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

XXI

Mademoiselle,

Je ne peux. Le cahier est dans les mains de Georges L... Je le lui demanderai.

Demain, je dîne aux Ambassadeurs.

Venez donc de bonne heure (3 à 4) chez *miss É... swetness*, et apportez-moi l'*Ensorcelée Citronette.*

Yours

J. B. D'A.

XXII

Saint-Sauveur.

Dimanche 8 octobre 1882.

Mademoiselle,

Je suis à Saint-Sauveur. — Y reçois votre télégramme. — Merci. — Demain à Valo-

gnes, d'où je vous écrirai. Ai reçu les parfumeries. J'ai échappé sain et sauf à cette nuit de Moscou.

Très bien portant. A vous.

Écris avec une plume en fer. Un supplice ! Il y a des oies ici, mais sans plumes.

J. B. D'A.

XXIII

VALOGNES.

[11 octobre 1882]. Mercredi.

(En hâte).

Chère Mademoiselle Louise,

J'ai reçu toutes vos lettres, — toutes, — et je suis touché d'intéresser quelqu'un autant que vous, moi qui ne m'intéresse plus à moi-même... Je vous ai envoyé mes deux mots

de Saint-Sauveur, et le lendemain je suis revenu à Valognes, la ville de mes premiers songes et de mes derniers rêves, par un soleil d'automne, beau comme tout ce qui va mourir !

Il paraît que l'*Histoire sans nom* va bien à Paris. Outre les journaux et vos lettres, j'ai des lettres dans lesquelles on sent le frémissement du succès, et de gens qui ne m'écrivent jamais. Par exemple, ce matin, de madame Pasca. — Elle est enthousiaste, dit-elle, de ma chose, et voudrait me la voir mettre à la scène. Vous reconnaissez la comédienne pour qui le drame est *tout*, quand pour moi ce n'est *rien*. Elle aura flairé un rôle de mère qui peut la tenter, — mais c'est là l'illusion de la difficulté à vaincre, car, à la scène, il faut, avant tout, des caractères *en dehors*, et s'il y en a un qui porte en dedans, c'est celui de cette mère antisentimentale et concentrée...

Je ne vous dis rien des articles des journaux. Vous les avez bien jugés. Même dans celui

de X... où il y a de la chaleur de cœur, il y a des gaucheries. Il y a des manques de tact dans la tendresse. Quant aux bourdes qu'il raconte, à la fin de son article, — c'est toujours la même chose, — le mensonge qui s'attache à moi, comme le lierre au mur; le mensonge, même bienveillant ! Je n'ai jamais connu Flaubert. Je n'ai pas fait la sortie contre la *Lucrèce Borgia* de Hugo, et je n'ai parlé de *Mameloucks* que dans ma critique des *Misérables*. Ai-je besoin de vous dire cela, à vous ? Mais voilà comme on déplace tout ! Qui donc me *désentortillera* de ce manteau de mensonges à travers lequel on me voit toujours ?

Si je n'étais pas maintenant l'endurci de la vie, le *Bronzino* du mépris qui aimerait mieux l'obscurité que tout, si j'étais sensible au succès qui m'eût ravi plus tôt, comme cela me gâterait mon succès, — *qui est le premier !*

N'en parlons plus !... c'est déjà trop.

Vous avez envoyé à la *Zibeline* et à toutes les adresses que je vous ai laissées ?... Vous

me l'avez dit, mais ayez pitié de votre *anxious*, — *anxious* vous-même! — redites-le moi encore. C'est de mon article du *Gil Blas* que je parle. — Je me donne des déhanchements d'esprit pour savoir à quoi accrocher cette lettre sur Nodier, qui vraiment n'est pas trop mal, mais qui n'a aucune raison d'être, dans l'oubli que fait de Nodier le journalisme contemporain. Je me désarticule pour trouver un clou auquel pendre la chose, mais du Diable! je n'en trouve pas...

Mademoiselle ma chargée d'affaires, voulez-vous vous charger de dire à Lemerre que s'il réimprime les *Diaboliques*, je veux faire une préface (à la Beaumarchais), et cela non pas seulement pour faire claquer mon fouet de roulier normand sur le dos des imbécilles et des pervers qui m'ont persécuté, mais dans l'intérêt de l'avenir et des éventualités, si nous en avons contre nous. Je veux faire pour moi avant le procès, si nous devions en avoir un, ce que j'ai fait pour Baudelaire, *après* le sien.

Puis rappelez à Lemerre (toujours !) la *Bague* et l'*Amour impossible ;* qu'il les publie donc puisque nous avons un succès ! Qu'il le fasse rayonner, ce succès, *rétrospectivement*, sur tout le paquet de mes œuvres, si lourd à enlever !

Adieu et merci. Mon respect, trempé de tendresse, à Madame votre mère. A vous, tout moi !

J. B. D'A.

Je voudrais bien au moins trois à quatre exemplaires de la seconde édition de l'*Histoire sans nom*. Je m'en servirais ici.

Un hameçon !

J'introduis ceci dans ma lettre :

Que demain soir L... aille corriger une lettre que je viens d'écrire à M. Guérin du *Gil Blas*. (Important.)

XXIV

13 octobre 1882.

Dans ma main et debout !

Vous êtes un peu prompte à m'accuser... Je ne réponds pas du retard des trains, — mais, à présent, vous avez dû recevoir mes QUATRE pages de lettre (??).

Ne m'envoyez plus, Mademoiselle, ce que ces exécrables journaux disent de moi, *en bien ou en mal*. Je les méprise, mais ils m'agacent, et je ne veux pas leur faire l'honneur d'un agacement.

Vous êtes l'amitié, — et moi, je suis l'amitié et la reconnaissance.

J. B. D'A.

XXV

Hôtel Grandval-Caligny,
À Valognes. Le 16.

Vous m'écrivez tous les jours, vous ne savez pas combien cela me plaît... Je vous sens, comme cela, dans ma vie, et voilà la gloire de l'intimité !

Mademoiselle ma chargée d'affaires, il faut aller chez Rouveyre, le plus tôt possible. Vous lui direz de ma part que j'ai ses épreuves des *Memoranda*, et que je les lui renverrai par vous. Je n'ai pas, ici, le volume de Trebutien pour vérifier la fidélité du texte, mais qu'il me fasse crédit de quelques jours, et à la fin du mois je serai à Paris, et je vérifierai.

Faites-vous montrer la vignette qu'il veut mettre en tête. Elle ne plaît pas au tact si

fin de L..., et, pour moi, c'est une autorité. S'il déplaît au vôtre, Mademoiselle, il faudra changer le projet. Moi, je suis un Barbare, et puis je me fiche de mes livres !... Qu'il m'attende, et, en attendant qu'il modifie et prenne de vos conseils.

J'ai les épreuves des *Ridicules du Temps*. Et c'est aussi par vous que je les renverrai à Rouveyre. Ils m'ont fait un effet comme si j'avais été un autre que moi. Je me suis (l'oserai-je vous le dire ?) presque surpris à admirer la verve terrible de cela.

Ah ! les imbécilles, les envieux, les lâches, qui m'ont tant donné du couteau dans le dos, vont trouver enfin la mâchoire d'âne dans la main de Samson, pour casser les leurs !

Je ne suis pas sans trouble. J'ai envoyé un télégramme à L... pour qu'il allât corriger ma lettre au *Gil Blas* sur Mons de Pontmartin, un des plus lâches *coustelliers* de mon dos. C'est aujourd'hui que la chose a dû paraître... Jusqu'à ce soir, à l'heure où le *Gil Blas* arrive ici, j'aurai cette peur (qui est ma

fièvre) des fautes d'impression. J'avais écrit cette lettre, tout d'abord, avec trop de colère, et je l'avais redemandée à *Guérin* pour y mettre tout le calme et la froideur du mépris. L... aura-t-il bien *vu* à travers mes ratures et aura-t-il bien corrigé ?...

Banville m'a vengé (sans me nommer), avec beaucoup de goût et de délicatesse (dans le *Gil Blas* de Samedi ou de Dimanche, je crois), des polissons qui parlent de ma culotte, en haine jalouse de ma littérature.

Et s'ils en parlaient spirituellement ! mais ils n'ont pas plus d'esprit que des garçons tailleurs qui ne savent pas même leur métier !

Laissons là tout cet horrible *égotisme* d'auteur. J'aime mieux vous dire mon veuvage de vos Vendredis. Faites faire le tour de mes regrets à toutes vos visiteuses, et dites-leur avec quel plaisir je les retrouverai. Madame Ackermann, le grand poète, me rend fier de l'intéresser. Quant à madame Coignet, — cette *amitié*, sortie de l'*horreur*, comme l'amour

en sort quelquefois, — je n'ai besoin de lui rien dire, à cette virile ! Je suis sûr qu'elle croit en moi comme moi en elle, quoique nous ne soyons pas de la même pensée générale tous les deux.

Et à vous, Mademoiselle, et à Madame votre mère, tout ce que je suis.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

É... de retour ! mort des *Épines !*

XXVI

22 octobre 1882.

Deux mots seulement aujourd'hui.

Vos lettres ici, c'est ma vie de Paris, avec vous, — transposée. Merci.

Je viens d'écrire à Rouveyre pour qu'il

vous écoute et qu'il prenne de vos impressions pour sa vignette. Moins de *vie parisienne*, plus de sérieux. Moins de frivolité.

Qu'il m'attende, d'ailleurs. Bourget n'est pas à Paris, et lui seul peut me venger dans son introduction de ceux qui me blessent, même en me caressant.

On a déshonoré ma lettre au *Gil Blas* par une affreuse faute d'impression. J'ai envoyé un *Erratum* qui doit paraître CE SOIR.

Envoyez-moi les trois lettres et les trois *errata*.

J. B. D'A.

XXVII

Valognes, 23 octobre 1882.

Je viens de suivre votre conseil. J'ai écrit à Sarcey pour le remercier de sa conférence, et ma lettre part avec la vôtre (celle-ci). Je

dis à Sarcey qu'une main amie remettra *chez* lui (ou *à* lui) le *Chevalier Des Touches*. Remarquez, Mademoiselle, que j'ai écrit *une main amie*, ce qui n'est pas du tout comme si j'écrivais : *une amie à moi*, ce qui ne nomme personne et ne vous oblige pas à pousser le dévouement jusqu'à aller chez Sarcey, ce que je croirais peu convenable...

Demandez à Madame votre mère, qui est mon dictionnaire des convenances et que je consulte quand je cherche un mot et que je suis embarrassé.

Il n'y a pas de dédicace à mettre sur le volume. La lettre que j'écris à Sarcey est une suffisante dédicace.

Ils n'ont pas mis mon *erratum* au *Gil Blas*, et il est trop tard pour qu'ils le mettent maintenant. Il faut que je subisse le martyre des fautes d'impression à propos de tout ce que je fais imprimer ! C'est une destinée. Tenez! dans la troisième édition qu'ils m'ont envoyée de l'*Histoire sans nom*, ils ont bien corrigé la SEULE faute qu'il y avait dans la

première, mais ils en ont fait deux autres, grosses comme des montagnes.

A la page 35, ils ont campé : *refouler* pour *recouler*, ce qui est un monstrueux contre-sens.

Et à la page 218, autre contre-sens. Ils ont mis : *Il ne l'avait pas souillée et flétrie*, au lieu du contraire précisément : *Il ne l'avait que souillée et flétrie...*

Et puis Lemerre me parlera de la supériorité de ses correcteurs !!! Il m'a envoyé un commencement de *Diaboliques*, en me priant de ne pas corriger *pour aller plus vite*. JE VEUX IMPÉRIEUSEMENT CORRIGER ! Il prend bien son temps pour me demander cela. Ils ne savent pas même corriger sur un texte imprimé, et ils font des fautes dans une édition qui n'étaient pas dans la première. Tonnez donc un peu chez Lemerre, en leur reprochant cela.

J'espère que vous (vous !) vous m'aurez *nettoyé de ces saloperies* dans les exemplaires que vous avez donnés aux amis dont vous me parlez.

Ah ! donc, Bourget est à Paris !! Enfin !! Il a promis à Rouveyre son introduction pour le 10 du mois prochain. A cette époque-là, je serai à Paris et je verrai cette introduction : car il faut que je la voie ! Lui, qui est *ma fleur des pois*, ne fera pas les gaucheries des autres et laissera tranquille tout ce qui n'est pas de la Littérature et de la Critique. Mais j'y veux pourtant veiller (1)... Quand un

(1) Il y veilla. Le premier texte de cette introduction lui fut communiqué. Avec mille précautions amicales, il indiqua les remaniements souhaitables :

« Mon cher Paul,

« Voilà votre introduction ! Je l'ai bâtonnée — sabrée — effacée partout où ma personne *physique* apparaissait et m'offusquait. C'était bon pour les maroufles de ce temps-ci, — mais parfaitement indigne de moi et... de vous.

« Laissons ces sornettes offensantes aux petits journaux. Vous l'avez compris. Vous n'avez pas fait de résistance quand je vous ai dit de supprimer tout cela. Il faudra donc trouver une autre entrée en matière, mais vous la trouverez seulement avec le point que je vous ai signalé des *résonances de ma vie* (restée secrète mais entrevue par les sagaces qui me connaissent) et que vous devez ajouter à ce que vous dites de mon talent, qui est une bataille contre ma chienne de destinée, et la vengeance de mes rêves. La chose demandera peut-être une refonte plus qu'une retouche.

« Je vous la conseillerais. Faites comme Michelet, dont c'é-

ami et un homme distingué d'esprit et de mœurs comme X... a pu s'y méprendre et croire m'être agréable en remuant, une dix-

tait la méthode. Récrivez votre introduction de la première ligne à la dernière, et vous verrez comme ce repétrissage *pour une nouvelle copie* donnera d'unité et de force à ce que vous ferez. J'ai ajouté à votre idée, que je trouve très bonne, pour expliquer mon genre de talent, une autre idée que je crois nécessaire, mais il ne faut pas faire de mon idée une *rallonge* à la vôtre ; il faut les fondre toutes les deux avec l'art qui donne l'harmonieuse réalité de la vie. N'est-ce pas la réalité, *toute* la réalité de ma vie et de mes procédés intellectuels que vous voulez pénétrer et exposer ?...

« Maintenant, autre chose. Une petite observation à propos d'un petit oubli. Mon livre ne s'appelle pas *Memorandum*. Il s'appelle *Memoranda*.

« Il y en a deux. Vous n'avez parlé que d'un seul. Après *Caen*, il y a *Port-Vendres* ; après l'Ouest, le Midi. C'est la même manière de penser en courant et d'écrire à bâtons rompus. Il me semble que vous devez signaler à son tour ce second memorandum, qui n'a été écrit que pour moi.

« Je n'insiste pas sur ce point et vous pouvez n'y pas insister, mais un mot serait bon à dire. Ne dire qu'un mot, mais il *faut* qu'il soit dit.

« Je vous écris sans relire, mais vous verrez derrière ces quelques lignes hâtées ce que je n'ai pas le temps d'y mettre, mais ce que vous aurez l'esprit d'y voir.

« Votre ami,

« J. B. d'A. »

M. Bourget ne se froissa pas, et récrivit sa préface.

millième fois, les vieilles pretintailles des journaux sur ma personne, je suis en droit de tout redouter. L'article de X... a des choses charmantes dont je suis touché, mais, en somme, il a été plus agréable et plus profitable à mon éditeur qu'à moi.

Mademoiselle, vous pouvez aller, vous et L..., chez Rouveyre. Il prendra de vos impressions et il va modifier son frontispice. Je lui ai dit que, tous les deux, vous aviez plus de goût que moi, et vous le trouverez très souple à vos conseils...

J'ai écrit hier à Banville. Nonobstant ce que je viens de vous dire de X... je lui écrirai aussi demain pour le remercier de la partie littéraire et *intime* de son article. Quant au *Figaro*, mon article était donné au *Gil Blas* quand a paru l'article de X..., mais il n'aurait pas été donné que je l'aurais donné tout de même. Un jour viendra où j'en dirai bien d'autres sur Villemessant!

Je vous écris comme vous savez, — debout, — ganté et dans ma main ; prêt à partir

pour Cherbourg. Quel hachis de petites choses bêtes que cette lettre ? Nous avons ici des temps diluviens, coupés par des soleils fantasques et des arc-en-ciels absolument menteurs ! La Normandie, cette capricieuse adorée, n'a rien qui me rappelle, en ce moment, la joue rose dont j'ai la nostalgie... et elle semble aussi folle que le regard de *Clara Mowbray*, mais j'aime ce regard !

Adieu, vous dont les lettres sont ma vie, pour l'heure. Vous êtes aussi prompte à écrire des lettres qu'à monter sur les omnibus !

J. B. D'A.

XXVIII

27 octobre.

Écrit devant le bouquet de violettes reçu ce matin.

Miss R..., j'ai écrit hier à Lemerre et ce matin je lui envoie mes deux paquets des *Diaboliques*, jusqu'à la page 96. Je lui dis que c'est vous qui passerez votre regard par dessus les nôtres sur ces épreuves, et que c'est vous qui donnerez le bon à tirer.

Revenu de Cherbourg et du château de Tourlaville. Impression inouïe ! Ah ! les lacs du *lakiste* Bourget sont vaincus ! Le château digne d'Edgar Poe ! avec cette histoire dont je veux faire un poème.

Ai-je la place de mettre un cœur ici ?...

Qui vous a dit que j'avais écrit à Marthe B... ? C'est faux.

XXIX

29 octobre.

J'écris ces deux mots chez R...

On travaille pour votre album.

Ce n'est donc pas vous qui m'avez envoyé de Paris un magnifique bouquet de violettes ?...

— Ce matin, un article sur moi de Trianon dans le *Constitutionnel.* Envoyez-moi trois à quatre numéros de cet article. Toute la première partie de l'article est bien ; seulement l'analyse du livre est tronquée.

Je n'ai pas le temps d'écrire davantage. A demain, chère Mademoiselle, à demain !

J. B. D'A.

XXX

30 octobre.

Mademoiselle,

Voici mon avant-dernière lettre, mais je la mesure à la taille de la vôtre, reçue ce matin.

N'est-ce pas que c'est une bonne chose que les lettres courtes ?... Il n'y a de supérieures que les lettres qu'on n'écrit pas...

Toujours le même temps ici, — la pluie, et un ciel dans lequel on peut se laver les mains. Ce qu'on ne lave pas, c'est la noirceur de son âme...

Un pareil temps me servira à m'arracher plus facilement ces racines qui font de moi l'huître de tous les rochers. Il pleut du spleen, — du spleen qui détache et fait décamper.

Vous aurez encore de moi Jeudi matin une chiffonnette de papier qui vous dira :

A ce soir ! Pour le coup, *to be sure !*

Yours

J. B. D'A.

XXXI

3 novembre 1882.

Ma très chère demoiselle Louise,

Demandez à ma portière si on a réparé ma cheminée et si je pourrai y trouver du feu, en arrivant ?...

Je vais arriver. Le jour sera *probablement* JEUDI. (Dans tous les cas, vous serez prévenue par une lettre.)

Que trouverai-je chez vous Vendredi ?... La fille à qui je ne plais pas et qui me plaît, — la Clara Mowbray, n'y sera pas.

Toujours ici de la pluie et du vent, — mais dominés par le délicieux violon d'Armand R... Je me baigne dans la musique, la solitude et la mélancolie, et du fond de cela, je pense à vous.

J.

XXXII

7 novembre.

Désappointement ! Une circonstance, à visage de femme, retarde mon départ jusqu'à Lundi.

Qu'en dit Mademoiselle É... ? Elle se connaît en absences. Quant à vous, Miss Louise, vous êtes une optimiste, et vous trouverez pour que ce soit mieux comme ça de n'arriver que Lundi.

Ah ! je voudrais vous faire bouillir d'impatience, *toutes*, en m'attendant ; mais je ne crois pas à *vos* impatiences, excepté peut-être aux vôtres, à vous !

XXXIII

12 novembre. Valognes. Jeudi.
En hâte.

Mademoiselle, — j'ai reçu votre lettre *indignée* de ce matin. Je n'ai plus de cartes sur lesquelles je puisse vous écrire mes *fet fas*. De papier à lettres (au *Never more*) non plus, et, par parenthèse, dites à Georges L... d'aller chez Picard et de m'en commander une ramette pour mon retour.

Je vous mettrai la seconde épreuve des *Diaboliques* à la poste, demain.

Que si, par hasard, ils faisaient une nouvelle édition de l'*Histoire sans nom*, je viens d'y découvrir une nouvelle faute (dans la dernière). A la page 208, ils ont mis « ses belles dents JAUNES qu'il montra. » Triples brutes ! C'est : « ses belles dents JEUNES »

qu'il fallait ! Vous avez fait déjà des *errata* à leur volume, je vous en supplie, continuez ! Que je n'aie pas le crève-cœur de voir leurs bêtises déshonorer les éditions qui vont suivre, s'il y en a encore qui doivent venir.

J'ai toujours le projet de partir Lundi matin. J'ai passé tout le temps de ce voyage sous une pluie et un vent qui ont leur beauté, mais la beauté la plus triste, même pour moi, canard sauvage de l'Ouest, l'enfant des ciels gris et des rivières glauques ! J'en ai assez de l'ivresse amère du passé, dans ce chien de pays trop aimé ! et je m'en retournerai avec bonheur vers vous, quoique j'aie, malgré tout, de la peine à arracher mes racines d'ici, — ces racines que je jette partout, et qui poussent en quelques jours avec une fureur incompréhensible. Quand je quitte un pays, il semble que j'en emporte la terre avec moi, tant j'ai peine à m'en détacher !

Voilà pourquoi je ne voyage pas ; à chaque départ, je serais déchiré !

Votre sombre, — je le suis horriblement.

J. B. D'A.

Poignée de main à L... — et à Bourget, le voyageur et le lakiste, dites-lui que j'ai lu ses *Lacs*. Très content. Mais j'aime mieux les deux siens en vers qu'il aurait aussi bien faits rue de Monsieur qu'en Angleterre, ce qui prouve pour ma théorie du rester là.

Tête de poète n'a besoin de rien. A elle seule, elle est l'univers, et même elle est bien mieux...

Son déjeuner de chez Besse a donc toujours raison contre lui.

Il y a, en ce moment, un petit bout de rayon jaune sur la tenture jaune de cet appartement que je pourrais appeler le *palais du Souci* et dont je suis le Lara. Depuis que je suis ici, c'est la première fois que je vois quelque chose qui ressemble à du soleil.

XXXIV

4 novembre. A Valognes. *Dimanche.*

Ce n'est pas pour demain encore !

Je désespérerais l'Espérance ! C'est Mardi ou Mercredi soir que j'arriverai, mais, Mademoiselle, vous serez prévenue. Le matin vous recevrez une lettre qui vous dira que j'arrive le soir. *Soyez sûre de cela !*

Je vous dirai à Paris ce qui me retient ici. Ce n'est *plus* un sentiment, c'est une affaire de notaire, — une affaire en retard. Ici, ils ont la lenteur de leurs bœufs !

J'ai eu hier, jour Saint-Martin, un temps délicieux qui m'a fait errer dans cette ville d'apparitions du passé... Mais aujourd'hui, temps de pluie grise et continue. Le Valognes en larmes ! Je ne vous écris pas de l'hôtel Grandval, mais du Brock, une maison de

campagne *ès* environs de la ville, qui est la demeure de R... Il vous fait pour votre album deux paysages, — un de terre, l'autre de mer. Vous gagnerez au retard de mon retour plus de fini dans les deux choses charmantes qui vous sont destinées. Vous me devrez cela.

Je ne suis pas fâché de vous faire attendre. Ce retard dans mon arrivée fera mousser vos sentiments. Et d'ailleurs, pour peu que je sois au milieu de *vous toutes* Vendredi, j'arriverai assez tôt !

Je suis heureux d'avoir appris que M. Havet peut devenir sénateur.

Mon *désir* l'a déjà nommé.

Je vous écris dans le damné sabbat que fait autour de moi le petit de Royer, — un despote qui me saute sur le cou, comme sur le cheval (1) que je lui ai donné.

Paris.

(1) « Mon très cher ami,

« J'envoie devant moi ma cavalerie ! Vous recevrez demain franco par le chemin de fer un Bucéphale pour cet Alexandre

Mes souvenirs en rond au cercle *Oudinot.* Dites à L... que je n'oublierai pas ses rasoirs.

Le sagittaire qui n'a pas de flèches contre vous.

J. B. D'A.

Mon respect à Madame votre mère.

XXXV

Valognes. Ce Lundi, 16.

Puisque je ne pars pas aujourd'hui, vous aurez ce bout de lettre.

Hier, je vous ai écrit du *Brock* (de chez

qui s'appelle Armand ! Et j'espère bien que cette bête va lui causer autant de plaisir que le Polichinelle de l'an dernier !

« C'est moi qui veux lui donner sa première leçon d'équitation, et lui apprendre, *là-dessus*, à se tenir, droit et désinvolte, en selle.

« J'espère que le temps va continuer d'être beau et que nous

Armand R...). Aujourd'hui, je vous écris de cet appartement triste, — moins triste que moi, — où je vis si seul, avec mes spectres... Le temps est affreux, nous sommes noyés dans des pluies diluviennes, et ce n'est pas mon corps qui est le plus noyé, c'est mon âme...

Demain, je vous donnerai signe de vie encore, car je n'appelle pas ces quelques mots hâtés une lettre. Le *jour même* où je vous arriverai, vous en recevrez une *le matin.*

Je pense que *ce jour* sera Mercredi.

Il *faut* que je sois Vendredi chez vous et Samedi chez madame K..., à côté de Marthe, — en expiation de mes jours et de mes soirs

allons pouvoir le regarder filer dans les allées de votre délicieux jardin, monté glorieusement sur son cheval.

« C'est aujourd'hui Mardi. Je pars demain la nuit pour vous arriver, je crois, par le train de huit heures!

« Away ! Away et Hurrah !

« For ever.

« JULES BARBEY D'AUREVILLY »

(Lettre à M. Armand Royer.)

sans elle. Qui donc vous avait dit que je lui avais écrit? Vous n'avez pas répondu à cela.

Écrivez-moi, — comme moi, je vous écris, — jusqu'au dernier jour.

Dites mille choses à miss C... et à tous les É... *en masse*. Mademoiselle Marie fera-t-elle le pas du châle pour mon arrivée, comme elle en a fait un pour son départ, — quand elle partit?

Mon respect à Madame votre mère, et à vous

le sentiment le plus profond.

J. B. D'A.

XXXVI

Valognes. Mardi.

Miss,

Quand, — demain, — vous recevrez cette

lettre, je serai en wagon et je volerai vers vous !

J'arriverai vers cinq heures, ou il y aurait du retard, à cause de ce diable de temps.

Vous serez là, vous, à m'attendre. Je ne réponds pas *des autres*, mais je suis sûr de vous.

Valognes est comme les femmes. Il me sourit pour me faire rester. Nous avons du soleil superbe ce matin, mais je ne m'y fie pas, à ce sourire charmant et faux de femme perfide.

Donc, à demain soir.

J. B. D'A.

1883

XXXVII

5 mars 1883.

If you please, — me rapporter les livres de madame Louise L...

J'ai oublié d'en corriger les fautes.

Respectueusement.

J. B. D'A.

XXXVIII

Valognes. Samedi, 29 décembre 1883.

En grande hâte. —

Mauvaise encre !

Mauvaise plume !

J'arrive, — bien portant, — n'ai pas eu froid, — et n'ai pas vu le moindre petit assassin !

Voyage bête... Sans le piment du danger !

Nous avons fait trente-six gaucheries. J'ai oublié (*moi !*) les clefs de ma malle. Vous avez oublié (*vous !*) les journaux du pauvre père Anger, — (*Curé d'Ars et Labre*), — et vous me dites, dans cette folle lettre qui était arrivée avant moi à Valognes, que vous allez faire la copie. Sera-t-elle faite quand je reviendrai ? Question.

Vous avez oublié encore (toujours vous ! !) mes rasoirs. Ce que c'est que de ne pas avoir de barbe !

Ne m'envoyez pas mes rasoirs. J'en ai trouvé d'excellents ici.

Mais, si vous les trouvez, mes clefs.

Je vous prouve, en vous écrivant ces quelques mots, que je n'oublie pas... une oublieuse.

Mais je n'oublie pas, parce que j'aime, sans le chanter à tous les échos. Les Rossi-

gnols de l'amitié ne chantent pas comme ceux de l'amour. Ils ont des silences qui valent mieux que de folles paroles.

JULES B. D'A.

1884

XXXIX

Valognes, 2 janvier 84.

Miss Louise, toutes les *boëtes* sont arrivées, et même le papier de Picard.

Vous m'avez annoncé des bonbons, dont je ne me soucie que pour mes clefs, que vous devez mettre dans la boîte.

A présent, laissez-moi vous rappeler et rappelez vous-même à la portière :

1° de faire poser des crochets de fer à la cheminée pour la pelle et les pincettes.

2° De faire poser des bourrelets à la fenêtre *ou* aux fenêtres, et surtout à la porte, par laquelle il vient un vent à faire tourner les ailes d'un moulin.

Et les cercles oubliés du *Chemin de fer*, pouvons-nous y compter?...

Je me porte bien. Le temps est ici comme il était à Paris quand je suis parti. Ni pluie ni gelée, et du plus charmant gris à plein horizon.

Je suis interrompu ici par votre lettre et par le soleil qui se lève tout à coup. Deux bonheurs!

Il est deux heures d'après-midi.

Priez L... d'aller chez Corbière pour lui recommander ma volaille truffée du *Jour des Rois*, et dites-lui d'y ajouter une demi-livre de truffes pour manger sous la serviette.

Voilà les commissions!

Dans très peu de jours, je ferai mes deux voyages, — à Saint-Sauveur et à Saint-Wast, me mettre un peu de mer verte dans l'œil.

Dites aux C... et aux É... tout ce qu'il vous plaira de ma part,

et réjouissez-vous avec mon écriture, car je n'ai pas le temps d'écrire autrement que de la main.

Le temps de vous aimer, oui! mais le temps de vous le dire, non!

En hâte.

J. B. D'A., — comme disait autrefois B.. (déjà autrefois!)...

XL

Lundi, 6 janvier 1884.

Miss,

Vendredi, l'abbé Anger dînait chez moi. Il poussait des hurlements lamentables parce qu'il n'avait ni le *Curé d'Ars* ni le *Saint-Labre* que moi, comptant sur vous, lui avais promis. Envoyez-les lui donc, Mademoiselle, pour qu'il ne hurle plus, et directement ; voici son adresse : *L'Abbé Anger, chapelain de la Délivrande de Rauville-la-Place, par Saint-*

Sauveur-le-Vicomte (Manche). Vous enverrez les deux journaux, et vous garderez les copies.

Mademoiselle, tout est bien de ce que vous faites. Je reçois une lettre tous les jours. C'est au mieux. Moi, je ne vous vaux pas, mais aussi c'est que je hais d'écrire, et que, de plus, je suis dans le pays de mes premiers rêves, retrouvés partout depuis les lignes les plus lointaines de l'horizon jusqu'au pavé que j'ai sous les pieds. Je pourrais vivre ici, sans livres, perdu dans l'envoûtement des souvenirs.

Je crois bien que je ne vous écrirai plus, et voici pourquoi.

Demain, je pars pour Saint-Sauveur, chez l'*Élysabeth Bouillet*, et n'en reviendrai qu'après-demain, à l'heure où la poste ne part plus. Le lendemain, je déjeune à Cherbourg, chez le capitaine de frégate Martial, dont la femme ressemble à Sarah M... Le surlendemain, à Saint-Wast-la-Hougue. Le moyen d'écrire au milieu de tout cela! Mais, au moins, vous

saurez ce que je ferai. Vous me verrez par la pensée. J'écris aujourd'hui à la mère de la *Zibeline* pour qu'elle *m'assure* d'une place de baignoire, *en la payant*, et qu'elle me dise le jour certain de la première représentation. Je ne veux pas penser que ce soit le jour de mon arrivée et du jour projeté de notre dîner chez les É...

Adieu, Miss. Parlez-moi de la conférence de M. Chevé sur madame Ackermann. Je crois à un succès certain de cet homme vrai, dont l'enthousiasme chauffe la parole. Dites-lui qu'il est pour moi un clairon, sur lequel je compte, quoique les clairons soient peu de chose pour moi; mais pour lui, je connais son embouchure!

Adieu. Si j'ai quelque chose encore à vous mander, le télégraphe est là... Mon respect, trempé d'affection, à madame votre mère, et à vous l'amitié, au fond, la plus profonde, quoiqu'elle ne parle pas.

En hâte.

JULES BARBEY D'AUREVILLY

XLI

Miss,

V'là moi et Valognes (1)!

Je viens de vous envoyer un télégramme.

Vous devez l'avoir, au moment où je vous écris.

Je le confirme ici. Demain matin Dimanche, je pars.

Soyez à la gare à cinq heures et demie.

J'écris dans ma main. Mais mon cœur est dedans.

JEULES

(1) Dessinés par M. A. Royer en tête de la lettre.

XLII

Valognes, 14 novembre 1884.

Miss Louise,

1re Lettre.

— Arrivé dans la plus touchante brume, trouvée à Lisieux, et qui n'a cessé d'exister, cette coquette de mon pays, que ce matin, Vendredi, où le soleil se lève comme il se levait à Paris le jour de mon départ.

R... était à la gare, m'attendant. Avons dîné, et au dessert avons déballé le fameux chat *harpiste*, autour duquel le garçonnet a dansé de joie comme un Bacchant antique ! Il l'a embrassé comme vous embrassez *Démonette*, et, comme on craint la furie de ses baisers qui peut être meurtrière à la mécanique, on ne l'exhibe qu'une fois par jour, — au dessert, et c'est un délire !!!

Parlé de vous, de vous, de vous ! — Ah ! voici du neuf. R..., qui a la première édition des *Diaboliques*, m'a pris l'exemplaire d'Élysabeth. Donc il m'en faut un autre pour elle. J'irai Lundi à Saint-Sauveur. Envoyez-moi l'exemplaire et ajoutez-y (je l'ai oublié) un flacon de *foin coupé* de chez Lubin, que je lui donne tous les ans, — ma rente d'amitié.

Ce R..., cet enfant gâté de mon âme, est un *engoulafre* de mes livres comme L... Je lui ai lu votre lettre d'hier. Il a vos sentiments et vous envoie les siens.

J'ai donné l'*Amour impossible* à sa femme, avec cette dédicace :

A Madame R...

L'Amour impossible,

à qui, si elle le voulait, rendrait
tous les *impossibles*, impossibles !

Sur les *Vieilles Actrices* de son mari :

A Arm. R...

Ces coups de tambour de basque, cassé
à tour de bras, sur *leurs* figures !

Sur les *Diaboliques* :

A Arm. R...

Ces *diaboliques*,
qui ne sont diaboliques que pour les
sots, mais qui, pour nous, sont les
humaines !

4 heures.

J'attendais R... qui devait me donner une commission pour vous.

Il ne vient pas. Il est, sans doute, à se promener au soleil...

Et ceci part !

Votre ami, franc, sans minauderie,

J. B. D'A.

XLIII

Valognes. Jeudi 19.

Miss Louise,

2e Lettre.

Je suis allé Lundi à Saint-Sauveur, — hier à Saint-Wast-la-Hougue et à Barfleur, — par un temps d'automne quoique nous soyons en hiver, — mais, à Barfleur, j'ai trouvé le vent de la mer, coupant comme une hache d'abordage. Ce sont ces courses qui ont retardé ma lettre. Mais, allez ! je pensais à vous.

J'ai reçu cravache, livre et *foin coupé*, qui ne vaut pas celui que nous coupons de nos faux normandes, mais enfin qui plaît à cette musquée d'Élysabeth (pas la vôtre !). Hier,

j'ai trouvé à mon retour ici l'épreuve de Jouaust. Je l'ai corrigée et je vais la mettre à la poste avec cette lettre. Vous les recevrez en même temps. Corrigez-la et allez la remettre *vous-même* à Jouaust. Vous lui parlerez du *Des Touches*.

Il nous faut une autre épreuve corrigée. (Ma plume est exécrable.)

Madame de Molènes a supprimé de son chef *féminin* une phrase tout entière sur les amours de son mari avec les femmes du monde. C'est insensé, — puisqu'il en parle dans ses œuvres comme j'*en* parle dans ma préface, mais

« La femme est toujours femme !... »

et puis, cela m'est égal ! Je ne suis pas à cela près d'une phrase... Ce que je veux, avant tout, c'est de lui faire plaisir et de la rendre heureuse à propos de son mari. Elle aurait supprimé davantage que je ne le lui reprocherais pas.

J'écris à la hâte, en sabrant mes phrases, — et à chaque minute interrompu.

Reprise.

Vous êtes étonnante avec vos préoccupations sur la chatte et vos rêveries sur les sentiments que vous lui supposez pour moi. Vous pourriez composer avec mademoiselle C..., que vous remporteriez le prix ! Quels enchantements et quels *enchattements !* Vous êtes plus folle que l'amoureux de La Fontaine :

> Un homme aimait éperdument sa chatte,
> Il la trouvait mignonne, et belle et délicate,
> Qui miaulait d'un ton fort doux...

Vous comprenez que je ne crois rien de tout ce que vous me racontez ! Je ne suis pas aussi chat et aussi *fat comme chat* que vous me croyez.

J'ai reçu la lettre de madame de B...

Les É... sont-elles guéries de leur lâche peur imbécile du choléra... ou vont-elles rester à Regmalard ?...

Remerciez pour moi Trézenik de son ar-

ticle, qui vaut mieux que celui de G... dans le *Gil Blas.*

Cependant, comme G... a parlé de moi avec un accent de considération qui me touche, vous irez porter au *Gil Blas* un *Amour impossible*, de ma part (de la part de M. d'Aurevilly). Je me charge de le lui annoncer, en le remerciant des *Vieilles Actrices.*

Dites à ma portière que le 24 du présent mois il m'arrivera une lettre *chargée et recommandée.* C'est de l'argent. Qu'elle donne mon adresse au facteur, et qu'à la poste on me retourne ma lettre.. Je n'oublierai pas le pourboire du facteur, quand je reviendrai.

Que de commissions ! Mais baste ! Vous êtes la *commissionnaire du genre humain*, et vous m'aimez, puisque j'en suis !

Yours.

J. B. D'A.

XLIV

26 nov. 1884. Mercredi.

Miss Louise,

3e Lettre.

Ce matin, j'attendais la lettre *chargée* dont je vous parlais et que j'avais, dans ma dernière, recommandée à vous ainsi qu'à ma portière, pour me la retourner à Valognes.

Je n'ai rien reçu que vos éternelles idolâtries sur Démonette, qui me paraissent un peu *bébêtes* et peu dignes d'un cerveau comme le vôtre. On dirait que le premier intérêt de votre vie est de me donner des nouvelles du chat ! !

Moi, je ne suis pas si mademoiselle R... ou si mademoiselle C... que cela !

Comme mon cousin est d'une exactitude presque coquette dans le payement de la

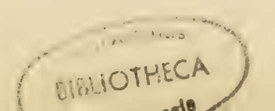
rente qu'il me doit et que je la touche toujours le *24 même*, je l'aurai probablement demain.

Dans tous les cas, rappelez ma recommandation à ma portière.

Hier, j'ai passé la journée à Cherbourg chez le sculpteur Level. Le temps toujours délicieux. Mer basse. Vos froids et vos pluies nous sont inconnus.

Comme je n'ai point de chat ici, je ne peux pas vous donner de ces *tendres* détails qui sont le fond de vos lettres. Puisque nous parlons *chat*, faites mes compliments à mademoiselle C... et à son frère. Dites-lui, à mademoiselle C..., que mon appartement est *au désespoir* de ne pas l'avoir vue, cet été, — et c'est ainsi que je vous aurai remboursé vos tendresses de *chat* par mes tendresses d'*appartement*.

Sommes-nous tendres, tous !!! Bien des choses à L..., comme s'il était un chat ! Et si vous pouvez vous séparer une minute de Démonette, dites-moi si les É... auront le



facile courage d'affronter le *choléra pour rire* de Paris ?...

Puis, allez de ma part chez Frinzine et demandez-lui s'il m'enverra des épreuves avant le 6, époque fixe de mon retour à Paris.

Et Jouaust ?...

Un long article sur les *Vieilles Actrices* a paru au *Constitutionnel.* Littérairement l'article (il n'est pas signé) ne signifie rien, mais il signifie par le *ton* et par la *considération* qu'il exprime. Qui, diable ! a fait cela ? Je l'ai lu de hasard, car je n'ai pas reçu un seul *Constitutionnel* depuis que je suis à Valognes.

Dites-le à L..., entre deux caresses à la chatte, pour qu'il fasse cesser cette irrégularité.

Adieu, je vous laisse entre les deux pattes de la chatte.

J. B. D'A.

XLV

27 nov. Mercredi.

Miss Louise,

4e Lettre.

Si cela peut s'appeler une lettre !

J'ai reçu ce matin la *lettre d'argent* de M. de C..., mon cousin.

Donc, c'est bien.

Je me porte comme un acier. Il ne fait aucun froid, mais un temps entrecoupé de soleil et de pluies, — les larmes d'une femme qui *pleure bien !*

Vous n'aurez que cela aujourd'hui. Je n'ai point de chat dont je puisse vous envoyer *profusément* des nouvelles. Ah ! si Griffette existait encore !

Avez-vous porté au *Gil Blas* l'*Amour impossible* (à la note *corrigée*) pour G... ?...

Mon respect à Madame votre mère et à vous la plus confiante amitié.

J. B. D'A.

Ah ! j'oubliais votre question.

Je porte d'azur aux barbeaux écaillés d'argent, au chef de gueules, à trois besans d'or.

Le fond de l'écusson *bleu*, le chef *rouge*. Les trois besans sont des monnaies (de petites lunes) et les barbeaux sont adossés.

XLVI

Lundi 2. Valognes.

Dites, Miss Louise, que l'on fasse relever les matelas, et que la portière ait fait faire cette besogne-là avant que j'arrive.

Pas grand'chose pour vous aujourd'hui. — le *bonheur* seulement de voir mon écriture !

Nous avons toujours ici un temps qui insulte le vôtre, vils Parisiens ! Le nôtre est presque superbe !

Qu'on ne dise pas le jour que je reviens — que je puisse être quelques jours *incognito*, comme un prince, dans ce misérable Paris...

Pas de nouvelles des É... Dites-leur mes malédictions !

Remerciez pour moi M. Émile Michelet de ses articles, en attendant que je le remercie moi-même.

Puis, serrez la main à M. Georges Z... et dites-lui que je l'embrasse sur la plume *rouge* de sa femme.

Ne m'oubliez pas auprès de madame Coignet, ni auprès de tous les autres de votre sanhédrin.

Voilà tout ! Les meilleures pensées sont

celles que l'on garde en soi. C'est *celles-là que j'ai* pour vous.

Votre

J. B. D'A.

Cela me rappelle B... le sigisbée B... Que devient-il ?

Rangez les livres et mettez tout en ordre chez moi, *le désordonné.*

En hâte et à la diable !

1885

XLVII

Le 13.

Mademoiselle Louise,

Ce matin, j'ai eu un rayon de soleil entre des nuages qui avaient des croupes... comme les femmes n'en ont pas, et votre lettre. Voilà mes deux sensations passées. Il est trois heures, voici mes sensations présentes.

Promené dans le jardin, dont j'ai cueilli la *dernière* rose, chiffonnée et crispée par ces premiers souffles d'hiver devant lesquels elle se rétracte. Le bassin du bout de la grande allée est tari, verdâtre, et rempli de feuilles sèches comme le tombeau de *Roméo et Juliette*, à Vérone, qui rendait lord Byron

si triste. Ma foi ! Je ne suis pas plus gai que lui !...

Voici ma sensation future : je dîne chez R... ce soir. J'y ai dîné hier, ou plutôt soupé ; car on dîne à huit heures.

. . . .

Autrefois j'étais fat, à présent je suis modeste; abominable sensation ! Je l'ai maintenant presque toujours. C'est une expiation d'avoir été fat.

Vous, votre sensation qui sera actuelle dans quelques heures, c'est d'aller ce soir chez madame R... Vous êtes plus heureuse que moi ! Vous ne lui direz pas mes pensées, mais vous la verrez, et quand je la verrais, je ne les lui dirais pas non plus !

Elles me dominent trop pour que je continue cette lettre, honteuse des ratures et des surcharges dont elle est constellée. La pluie recommence, les *belles larmes* dont je suis épris sur les joues de mon pays, mais qu'on ne baise plus (*on,* c'est moi,) sur les autres joues... Chienne de modestie !

Adieu, à demain. C'est l'heure de R... Il a dù vous écrire hier au crayon.

Vous voyez ! Je mets *à demain*.

LE *Jeules* DE NORMANDIE

XLVIII

14. Jeudi.

Mademoiselle Louise, si je ne vous avais pas dit dans ma lettre d'hier que je vous écrirais aujourd'hui, je ne vous écrirais pas. Je suis pris d'hier soir d'un rhume de cerveau, qui fait le vis-à-vis de votre rhume de poitrine. Vous n'êtes que souffrante, mais moi, je suis bête. C'est pis.

Nous avons aujourd'hui un temps coupé de pluie et de soleil, — à peu près le temps que nous avions à Paris, quelques jours

avant mon départ. La racine de mon rhume vient du froid en wagon de la nuit de mon voyage, passée dans la solitude absolue. Je suis arrivé comme j'étais parti. Les voyages sont toujours haïssables, mais les voyages solitaires sont encore plus haïssables que les autres, par la raison que la plus mauvaise compagnie que l'on puisse avoir, c'est soi-même.

J'ai reçu votre seconde lettre, ce matin. Oui, j'ai oublié le flacon d'or, mais ne me l'envoyez pas. Cette année, ils en ont ici et j'en ai un, maintenant, sur ma table. Ce que nous avons oublié tous les deux, c'est le premier volume du livre de Gobineau sur l'*Inégalité des races*. J'ai bien le second, mais j'ai la logique de mes lectures et je ne les commence pas, comme vous, par la fin. Donc, envoyez-le moi, non pas poste pour poste, mais prochainement.

J'aurais voulu que vous eussiez assisté au déballage de *nos soldats* et vu la joie du garçonnet R... La joie, chez lui, se manifeste

par des danses de sauvages devant les prisonniers qu'ils vont scalper. C'est le danseur de ses émotions. Il les *danse*. C'est sa manière de les exprimer.

Il est trois heures. Voici son père qui arrive chez moi, et qui vient passer deux bonnes heures, où il sera certainement parlé beaucoup de vous. Je vais écrire à madame de Molènes pour lui demander le jour qu'elle pourra recevoir vous et mes portraits.

Et puis, voici Justine qui va emporter ce brimborion de papier qui n'est pas une lettre, mais une promesse accomplie.

Pressez Guérin, je vous en prie, que je trouve mon livre pour quand j'arriverai, et parlez-moi de votre soirée de Mardi.

A vous et à votre mère.

J. B. D'A.

XLIX

15 octobre 1885. 4 heures. Valognes.

Je vous écris trop tard pour vous mander autre chose que ce que je fais en ce moment.

R... est chez moi et me parle de vous, et me rappelle que son fils voudrait une musique militaire à ses soldats.

C'est l'important de ce billet. Envoyez-la-lui directement, vous mettrez un bonheur de plus par-dessus ses autres bonheurs.

Adieu, vais bien, submergé par les pensées que j'ai toujours *ici*, dans cet ensorcelant pays.

Vous avez donc, hier soir mardi, passé la soirée chez la *Rosalinde-beauty* ?...

M'en donnerez-vous des nouvelles demain ou même ce soir ?...

A vous, J. B. D'A.

Bourget est-il revenu ?

L

19 octobre. Lundi.

Ne soyez pas inquiète de moi.

Rhume guéri. Temps superbe. Je pars pour Saint-Wast et Barfleur.

La voiture attend.

Votre ami,

J. B. D'A.

LI

21 octobre. Mercredi. Valognes.

Seulement

pour que vous me voyiez vivre.

Je suis allé hier au bord de la mer, à Carteret, avec les R...

Le temps *tigre !* Rafales, comme si le Diable avait voulu casser sa clarinette ! Pluies superbes, mais pour revenir *clair de lune* enchanté dans un ciel pur, et qui m'a rappelé la *Casta diva* que vous savez...

J'ai envoyé, ce dit jour, ma carte à madame L'Habitant, et même j'ai écrit deux mots sur ma carte.

Pauvre mademoiselle Jeanne! La dernière fois que j'ai dîné avec elle chez Coppée, je me souviens que je lui donnai le bras pour passer du salon dans la salle à manger.

Elle n'y pesa pas plus qu'une âme et j'ai gardé cette impression.

Elle était de ces êtres qui moins ils appuient, plus ils pénètrent.

A vous. Une minute de plus, je deviendrais sentimental. Finissons, — puisque nous sommes fini !

JULES B. D'A. le spectre.

LII

23 octobre. Valognes. Jeudi.

Voici le très petit papier donné par vous. Encore trop grand pour ce que j'ai à vous mander !

Mais, quoi que ce soit, ce sera toujours de mon écriture et la preuve que j'ai pensé à vous.

Depuis que je suis ici, je me sens pris de la plus invincible paresse, moi qui y étais venu pour travailler ! Il faut pourtant que je secoue cette torpeur. Le temps, pluvieux hier, aujourd'hui est fort beau. Pas un nuage ! un soleil dont les rayons dansent, comme le petit Armand devant ses soldats, sur une terre durcie par la gelée de cette nuit. Sans ce diable de rhume que

j'emmitoufle pour le faire déguerpir, je serais sorti, — mais R... est à Cherbourg pour ses leçons, et c'est avec lui que je me promène. Autrement, je reste le dos au feu, car j'ai fait du feu en arrivant à Valognes. Ceci me rappelle ma cheminée de Paris, que je prie ma portière de faire ramoner pendant mon absence.

Je vous prie aussi de lui dire de faire laver les rideaux du lit et la couverture. Que je trouve *tout en ordre* lorsque j'arriverai, et les déchirures de la chatte réparées ou plutôt *remplacées* par un bourrelet neuf au bas de la porte d'entrée. Du reste, vous verrez mieux que moi tout ce qu'il faut faire, puisque vous venez tous les jours chez moi faire la cour à Desdémonette. Comme elle serait jolie ici, avec sa fourrure noire, cette princesse de Mauritanie, dans ce grand appartement où tout est jaune (le fard des brunes !) meubles et tentures !

Que je regrette que vous ne soyez pas allée chez madame R... Mardi ! et combien

j'ai été déçu en ne recevant pas les détails sur lesquels je comptais !

L'exemplaire de d'Ivry est parti, n'est-ce pas ?... Et vous êtes allée apprendre à Trianon qu'il y a un exemplaire pour lui au *Constitutionnel ?*... L... a mis au 210 de la rue de Rivoli l'exemplaire de M. de Loqueyssie ? Je vous le demande pour en être sûr. Je suis toujours lord *Anxious*.

C'est demain, Vendredi, votre jour de réception. Vous ferez *circulairement* mes politesses à tout le monde, et puisque madame Ackermann n'y sera pas, vous irez les lui porter.

Et vous me rendrez compte de toutes ces commissions que je vous donne... Et adieu pour aujourd'hui. Je n'en peux plus d'avoir écrit cette stupide lettre que vous me pardonnerez, vu l'état de mon cerveau d'enrhumé qui me fait ressembler à Blancart !

Votre

J. B. D'A.

LIII

25 oct. Dimanche. Valognes.

Le Dimanche, je dîne au Brock à midi, et j'y passe toute la journée. Donc, ce billet spartiate !

L'enfant *aux yeux bleus* a reçu sa musique, qui l'a fait danser !!! Je crois que je vais le retrouver ce matin la dansant encore, ce danseur d'émotions !

Combien de temps Léon Marieux reste-t-il à Paris ? Je veux l'y voir. Dites-le lui.

Je pars pour le Brock. Le temps est radieux, — une gloire d'automne.

Votre à vous,

J. BARBEY D'AUREVILLY

Mon respect à madame votre mère et à madame Ackermann.

J'ai les deux volumes de Gobineau, mais

madame Coignet ! Qu'elle me mépriserait, si elle savait comme je vis ! — cette laborieuse !

LIV

28 octobre 1885. Valognes. — Jeudi, 1885.

Horreur que ces dates !

J'attends en ce moment un Eudiste qui a connu mon frère et qui est pour moi le parfum de son souvenir. Il s'est précipité à moi Dimanche, chez R... où il vint pour me voir.

C'est lui qui, probablement, interrompra cette lettre que je vous écris.

Ma santé est bonne, le rhume parti ! Le temps toujours le même. Orageux et mobile. Il est comme moi. Seulement je ne suis pas si mobile que lui.

Il faut renoncer à travailler ici. La rêverie y tue la pensée.

Je vous écris en buvant du rhum comme un matelot de Cherbourg. C'est ainsi que je remonte mes esprits, qui s'en vont s'abattant davantage depuis que je suis dans ce pays. Les souvenirs, *à partir de cette année*, y sont trop forts. J'ai peine à les porter.

Aussi ne vous ferai-je pas attendre. Je ne serai pas à Paris le 4 novembre, mais dans la semaine prochaine. — Je ne sais pas encore le jour où je partirai. Que Frinzine n'envoie pas d'épreuves à Valognes, mais qu'il vous les remette, à vous, qui les corrigerez, de manière à ce que je n'aie qu'à les revoir quand j'arriverai à Paris.

Je ne suis pas encore allé à Saint-Sauveur. Mais je vais écrire à votre favori *idéal*, l'abbé Anger, pour qu'il vienne dîner avec moi, au coin de mon feu. Ce jour-là, mon grand appartement me paraîtra moins mélancolique. Ah ! la mélancolie des grands appartements quand on y vit solitaire !!... C'est

beau, mais comme on paie cette beauté-là !

Mademoiselle, soignez mon appartement, je vous prie. Que je trouve l'ordre où j'ai laissé le désordre. Bien des choses à L..., le jaloux de la chatte qui règne sur vous.

Et les épreuves de la *Vellini* ?... Pressez mon ami Dewez. J'aurai besoin d'argent quand je rentrerai à Paris.

Cette lettre est bête comme une recommandation et même comme plusieurs, mais la voilà finie et voici mon Eudiste qui entre,

Votre ami,

J. B. D'A.

LV

29 octobre 1885. Valognes. — Vendredi.

En hâte.

C'est l'heure de votre raout, et ici c'est l'heure de la poste.

Je n'écris que pour que vous me *voyiez vivre.* J'ai eu à dîner et toute la journée mademoiselle Élysabeth Bouillet, qui a dévoré tout mon temps.

J'avais reçu le matin les Rops de Lemerre. Accusez-en réception à Dewez.

R... entre chez moi.

Votre ... qui s'ennuie de vous.

J. B. D'A.

LVI

Valognes. 3 nov.

Je reçois vos lettres et je vous galope celle-ci.

Je pars pour Saint-Sauveur. — Je soupe *avec* et *chez* Élysabeth et je reviens demain matin. — J'espère, avec l'abbé Anger, qui dînerait avec moi et chez moi à Valognes.

Je ne vous ai pas écrit le jour Toussaint parce que je suis allé à la grand'messe où R... nous a joué sur son violon de la musique de Stradella, avec accompagnement de l'orgue. J'ai dîné au Brock et j'y ai passé le reste de la journée. Le moyen d'écrire, même un billet ?

Hier, même vie. Je crois partir Dimanche et arriver pour dîner avec vous chez nos amis *absents*, et, le soir, rentrer à mon logis, pour fêter la *Princesse de Mauritanie*.

Et voilà tout !

Votre J. B. D'A.

Prévenez Augustine.

LVII

4 nov. Mercredi. — Valognes.

Pluie torrentielle, comme disent ces bêtes

de journaux, mais sous ces longues larmes, la Normandie est si belle !

J'arrive de Saint-Sauveur. J'ai soupé hier soir avec ma vieille amie Élysabeth (pas votre Élisabeth), et suis revenu ce matin à dix heures, — sous la pluie éternelle, en voiture, avec des figures originales qui eussent réjoui Walter Scott.

Il y a ici une foire qu'ils appellent la *faire morts*, et nous avons rencontré des bœufs par troupeaux sur la route, dignes de la Vallée de Tempé.

J'ai vu *votre* ami le père Anger, qui vient dîner chez moi Samedi.

Donc, je ne pars pas Dimanche parce que R... veut que je lui donne mon dernier jour. J'ai objecté *vous* : il a dit qu'il allait vous écrire et qu'il se chargeait de tout arranger *entre nous*, — *que vous ne seriez pas implacable*, etc., etc., etc.

Vous a-t-il écrit ? Je ne le saurai que ce soir à souper, et cette lettre *de rien du tout*, quand je le verrai, sera partie !

Allez ! Vous n'y perdez pas, dans l'absence.
Je n'ai jamais plus rêvé de vous !

Votre à vous

J. B. D'A.

Déprévenez Augustine, mais comptez sur moi pour Lundi ou Mardi.

Du reste, je vous écrirai d'ici-là.

Et des points, des points, des points !... Ce sont les points de l'impatience.

LVIII

5 novembre. — Valognes. Jeudi, 1885.

Mademoiselle,

R... ne vous a pas encore écrit, mais il vous écrira ; seulement n'accordez *aucun délai*, car je suis *résolu* à partir Mardi matin, quoiqu'il

vous dise et quoique vous lui répondiez. Donc à Mardi soir !

Il y a quelque chose de plus fort que moi qui me pousse vers vous...

Ce matin, j'ai lu dans le *Constitutionnel* l'article de Trianon. Comme je vais l'envoyer à madame de B... achetez-le. L'auteur m'est favorable, mais froid. Il discute, ce qui ne me déplaît pas. S'il y avait, dans cet article, un peu de laisser-aller, il vaudrait mieux ; oui, un peu de ce *laisser-aller* qui est le charme du talent et le ton *grand seigneur* du talent !

Trianon ne l'a pas, quoiqu'il s'appelle Trianon !

L'article est daté d'aujourd'hui, — Jeudi 5 novembre.

L... devrait bien aller rectifier la bande du journal au *Constitutionnel* qui m'appelle, ainsi que le *Gil-Blas*, M. *Barbet* d'Aurevilly au lieu de *Barbey*.

Vous savez si cela m'est affreusement odieux. Il me sauverait un mal de nerfs, tous

les matins. Il aura assez de commisération pour me rendre ce service. C'est ridicule qu'on ne sache pas mon nom dans un journal où je le signe depuis plus de dix ans !

Je voudrais bien savoir aussi si l'excellent M. Lefebvre reste au journal. J'y vois avec défiance M. Détroyat. C'est le neveu de Girardin et l'héritier probablement de ses *actions* au *Constitutionnel*, et de plus il est américain sur toutes les coutures. Comment vais-je vivre avec cet homme-là ?...

Adieu et au revoir ! A Mardi soir, Mademoiselle. Ici je suis interrompu...

Votre

J. B. D'A.

L'insatiable petit danseur d'émotions dont l'âme est un ballet, voudrait bien danser devant quelques sapeurs, qui manquent à ses régiments.

LIX

7 novembre. Samedi.

L'abbé, qui a dîné avec moi, me quitte, et je n'ai que le temps de vous mettre ici encore des points...

Je vous paie ainsi vos lettres écrites en *omnibus* par des lettres en *solitude.*

A Mardi soir, quoiqu'il arrive !

J. B. D'A.

LX

Valognes, le 9 !

Je suis au coin du feu, — et la fenêtre ouverte. A la Talleyrand. Il me faut vrai-

ment du caractère pour partir demain, avec R... et l'abbé Anger qui me *persécutent* pour m'empêcher de partir.

Cependant je partirai demain. Je serai près de vous demain soir, et je crois bien que vous me préférerez à la soirée chez la *Diva*, ou chez toute autre de vos amies.

Rappelez à Guérin que j'existe (pour que je n'attende pas le livre de la *Casta Diva* la vie éternelle).

Je ferai le point de suture au chapitre de Silvestre, dès en arrivant.

Frinzine a-t-il envoyé les deux exemplaires des *Juges* à M. Albert Robin, rue Saint-Pétersbourg, 4, pour la Hongrie et Vienne (articles promis) ?

Et maintenant pas un mot de plus !... Vous n'en méritez pas davantage, avec votre glaçonnet de lettre de ce matin. A demain, froide fille épistolaire !

J. B. D'A.

LXI

Mademoiselle,

Je n'ai rien à envoyer à M. Dewez. Je me soucie peu de la gloire des biographies. La mienne est dans l'*obscurité* de ma vie. Qu'on devine l'homme à travers les œuvres, si on peut. J'ai toujours vécu dans le centre des calomnies et des inexactitudes biographiques de toute sorte, et j'y reste avec le plaisir d'être *très* déguisé au bal masqué. C'est le bonheur du masque, qu'on n'ôte à souper qu'avec les gens qu'on aime.

Voilà !

Quant aux *Essais* sur moi, ils sont rares. Je ne me souviens que du livre d'Alcide Dusolier, — un Alcide d'amitié.

J. BARBEY D'AUREVILLY

1887

LXII

15 octobre 1887. Samedi, 2 heures.

J'ai reçu votre lettre ce matin, et à *l'instant même* le colis, que je viens d'ouvrir.

Chère Mademoiselle, je ne vous ai pas écrit hier, mais j'ai pensé à vous plus peut-être que si je vous avais écrit... R... est venu passer toute *l'après-midi* avec moi, et en parlant de vous il m'a fait oublier l'heure de la poste. Au moment où elle sonnait, M. Le G... vint, puis il alla me chercher le notaire, pour la procuration qu'il fallait notariée pour la vente de ma rente sur l'État. Je dînai au Brock, où il ne fut question que de vous. Vous plaisez à madame R... autant qu'elle vous plaît. Tous, le mari, la femme

et l'enfant raffollent de vous, et ne sont préoccupés que de vous revoir.

Je me porte très bien. Ne vous inquiétez pas de moi. J'ai un peu moins dormi la nuit de votre voyage, parce que je ne savais avec quelles personnes vous étiez en wagon, mais je me disais que vous étiez dans le *wagon des dames*, et cela me calmait. N'importe ! votre lettre de ce matin dans laquelle vous me racontez votre odyssée m'a été très agréable et je vous sais bon gré de me l'avoir racontée.

Je vous écris ce mot à la hâte, en attendant R... qui doit venir. J'ignore le temps que vous avez à Paris, mais nous avons aujourd'hui un temps superbe, qui, si vous l'aviez eu, vous aurait montré Valognes dans toute sa poésie que vous n'avez pas pu juger, mais que vous jugerez un jour. Si quand vous reviendrez, il pouvait faire un pareil temps !

Dites tout ce qu'il y a de plus profondément respectueux et affectueux à Madame

votre mère, qui a eu la bonté de vous laisser me conduire dans mon pays. Cette confiance en moi m'a touché jusqu'au fond du cœur. Bien des choses au cher L... et dites-lui qu'il serait bien aimable d'aller voir où en sont les choses à l'invisible *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. Quand vous m'écrirez, envoyez-moi aussi l'adresse de Frédéric Masson, dont je ne reçois rien non plus.

Adieu, ô la plus profonde et la dernière de mes amitiés. Je commence ce soir le *Memorandum*.

Votre J. B. D'A.

LXIII

Lundi, 17 octobre, 2 heures.

Ma chère amie, — vous me voyez mieux parce que vous m'avez vu *ici*. Voyez-moi

8.

bien portant. Vous avez dû me voir très intimement chez R... hier Dimanche toute la journée, par conséquent dans l'impossibilité de vous écrire.

Envoyez les grandes tentes et les grands soldats. J'ai reçu tout ce que vous m'énumérez dans votre lettre. Je corrige les épreuves que je vous retournerai dès que je les aurai finies. Nous avons ici un temps prodigieux de beauté et presque de chaleur. Voici R... qui entre chez moi ! C'est vous dire que je ne vous quitte pas, car nous allons parler de vous.

J. B. D'A.

LXIV

18 octobre 1887.

Chère vous,

Que n'êtes-vous ici !

Il fait un temps inoui de beauté ! Si cela

continue, j'ai l'envie d'aller à Saint-Wast et à Barfleur ,— qui est sur la route de Saint-Wast, — Samedi prochain, avec mes chers R..., bien entendu.

J'ai reçu ce matin les deux lettres et les journaux, mais pas la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. J'en suis impatient, car l'*anxious* que vous connaissez craint toujours les fautes d'impression et ne sera calme que quand il sera sûr qu'on n'en a pas commis, ce qui serait monstrueux en vers. Envoyez-moi donc le numéro le plus tôt possible. J'aurais voulu voir aussi ma lettre à Féval, publiée dans le *Figaro*. Or, il n'y a pas de *Figaro* dans cette ville sainte de Valognes. On n'y trouve chez les marchands que des journaux à un sou.

J'avais préparé sur ma table pour y écrire le cahier que vous aviez acheté pour le *Memorandum*, mais ce diable de R... ne l'a-t-il pas trouvé charmant et ne me l'a-t-il pas demandé pour y dessiner et y peindre ses paysages ? Je lui ai dit que c'était à vous.

Alors il m'a dit que vous le lui donneriez si vous saviez comme il le désire, et ma foi! il l'a pris. Si donc vous voulez le *Memorandum* promis, il faut m'envoyer dans votre prochain colis un autre cahier. Sinon, pas de *Memorandum !* R... qui, au fond, a de la conscience, quoiqu'il prenne ce qu'il aime, m'a prié de vous dire qu'il vous fera, pour votre cahier, un de ses meilleurs paysages. Consentez-vous à ce marché ?...

Il est deux heures, j'attends R... Dès qu'il arrivera je fermerai ma lettre. Pour cela, je ne vous aurai pas quittée. Puisque nous ne sommes plus ensemble, il ne pouvait pas y avoir quelqu'un qui fût plus vous que lui. Le voici. Je finis ma lettre !

A vous, à vous,

J. B. D'A.

Je dors bien et je me porte bien. Ce pays est mon réconfort. Ne rêvez pas noir.

Avec R... chez moi.

Au lieu de Samedi, nous partirons demain Mercredi pour Saint-Wast, à cause de

ce temps splendide dont il faut profiter et qui est trop beau pour durer.

Que n'êtes-vous avec nous !

LXV

20 octobre. Jeudi.

Ma chère amie,

J'avais bien raison de vous dire avant-hier : que n'êtes-vous avec nous demain ! Notre voyage à Saint-Wast s'est fait par le temps le plus délicieux. Ciel gris tendre, avec des entr'ouvrements de soleil ! Une tiédeur d'atmosphère, sans un souffle ! et la verdure partout, — et profonde, — sur les haies. Nous avons déjeuné à Saint-Wast, et, le déjeuner fini, nous sommes allés à Morsaline, une côte adorable dont nous

avons visité la vieille église. La journée a été délicieuse comme le temps. Quand vous reviendrez me chercher, tâchez d'obtenir de Madame votre mère la permission de quelques jours de plus pour voir un peu de ce pays que j'ai dans le cœur et que je voudrais mettre dans le vôtre.

Aujourd'hui, je ne verrai R... que ce soir, *à la soupe à la graisse*. Le Jeudi, c'est son jour de Cherbourg. Je lui ferai vos commissions. Oui, laissons-lui le cahier qu'il a, et comme j'aime mieux ne pas écrire sur du papier rayé, envoyez-moi le plus tôt possible un cahier sans être rayé. La couleur de la couverture m'est indifférente.

LXVI

J'attends toujours la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, et le *Figaro* où se trouve la

lettre à Féval que j'ai oubliée. J'attends tout cela avec une anxiété fiévreuse. J'ai si peur des bêtises des autres ajoutées aux miennes que je ne serai tranquille que quand j'aurai lu les deux journaux que vous êtes si lente à m'envoyer !

Au prochain colis ajoutez les deux ou trois chemises laissées blanches dans le placard, quand je suis parti. On n'a jamais trop de chemises ici, parce que les blanchisseuses ont la lenteur qui est le caractère de la race normande, et qu'elles ne se gênent pas pour vous faire attendre.

Je vais écrire à Frédéric Masson pour le *Goëland* et pour l'envoi du numéro, qui a dû avoir paru ! Ces chiens de journaux ne sont pas des chiens courants.

Serrez pour moi la main à Coppée et à Haag. Mon respect à madame Coignet. Miaulez mes sentiments aux chats. Ah ! j'oubliais le docteur Seeligmann, que pourtant je n'oublie pas !...

Voilà tout ! Ces billets sont affreux d'é-

goïsme, mais vous parler de moi, n'est-ce pas vous parler de vous? n'est-ce pas une manière de ne faire qu'*un* de *deux?*

Votre ami,

J. B. D'A.

Pas d'hypocondrie, ce matin!

LXVII

21 octobre 1887. Vendredi, 2 heures.

Je crois que vous me donnez vos vices. Voici un bout de papier qui vous prouvera que je deviens comme vous et que je veux que *rien ne soit perdu*. J'ai reçu enfin la lettre de Féval. J'avais mal compris. Je croyais que c'était une lettre de moi à Féval, et c'était, au contraire, de Féval à moi. N'importe! je ne suis pas fâché qu'elle ait paru dans le

Figaro. Sans Buet et son article, elle n'y aurait pas été mise. Donc, remercîments à Buet.

Eh bien, Dieu est souverainement bon, car le beau temps continue ! C'est inouï, — un automne printanier ! *Ils* en sont tellement stupéfiés ici qu'ils disent que je leur ai apporté le soleil dans ma poche. Le fait est que je n'ai pas eu un jour qui ne fût charmant. Ma santé est excellente. J'ai retrouvé ma solidité, et mon humeur s'est dénoircie. C'est bien plus que la santé physique, cela !

J'aurais eu beaucoup de peine à arracher à notre ami le cahier qui lui plaît tant. Je crois bien que le *Memorandum* promis va s'en aller à tous les diables. Du reste, je ne mène pas une vie à *nécessiter* un *Memorandum.* Je reste chez moi tout le jour, fenêtres ouvertes, — et vers une certaine heure de l'après-midi, R... vient et nous allons au Brock-House, à l'heure exquise de la *soupe à la graisse.* Quelle monotonie ! Quel tous-les-jours ! mais pour nous deux et aussi pour vous, qui pensez comme nous, quelle bonne

vie ! et que le monde et ses plaisirs bêtes, en comparaison, fait pitié !

Puisque j'ai la lettre de Féval, que j'aie à présent la *Revue* de Houssaye, et tout sera bien ! Les inquiétudes des fautes d'impression me rongent.

Demain si... (il faut toujours prévoir les si...) je mettrai les épreuves à la poste. Poussez May et ses ouvriers. Je demande à voir de leur typographie, à ces drôles qui croient imprimer mieux que Frinzine !

Écrivez de moi à Braga !

A vous, à vous, à vous !

LXVIII

22 octobre.

A vous, les épreuves que je mets à la poste. — Jusqu'à la page 80 inclusivement.

Faites lire à Madame votre mère et lisez !

Et poussez ces chiens !

N'ai pas une minute.

Même temps, même bonne santé, et même pensée :

Vous !

J'ai reçu le colis ce matin. *All Right !*

J. B. D'A.

LXIX

24 octobre. *Lundi.*

Ma très chère amie, vous n'avez rien eu de moi ce matin. Hier, c'était Dimanche, et l'omnibus m'a pris (nous sommes les esclaves de l'omnibus) à dix heures du matin et m'a charrié au *Brock* où j'ai passé *toute* la journée. J'aurais pu vous écrire là, — au crayon comme vous. Mais nous nous sommes dit

que nous ne verrions peut-être de longtemps un soleil semblable à celui qu'il faisait hier, et nous avons fait une longue promenade sur la route sinueuse de la *Croix du Bois*, qui passe au pied du jardin de Royer. Nous ne sommes rentrés qu'à la nuit.

Ce matin, ai reçu vos deux lettres et les journaux. Vous ai-je dit que je n'ai pas d'autres épreuves que celles que je vous ai renvoyées hier, jusqu'à la page 22?

Plus de papier, — mais assez de place pour y mettre mon cœur et pour vous dire que je pense à vous.

LXX

26 octobre. *Mercredi.*

Ma très chère amie,

Vous n'avez pas reçu de lettre ce matin, et comme je vous rends compte de ma vie ici,

il faut que vous sachiez pourquoi. R... avait prié Level, le sculpteur qui a fait la magnifique statue de Bonaparte pour la ville de Cherbourg, et il devait dîner avec nous à midi. Mais il n'a pas pu ; il était malade d'un dérangement qui ne supporte pas le wagon. Mais je n'en ai pas moins dîné au Brock et j'y ai passé la journée à lire avec R... les œuvres étonnantes de Berlioz dont je vous parlerai à mon retour.

Je suis sensible à vos reproches et j'écris ce soir à l'abbé Anger. Ma santé va comme le soleil et le soleil comme ma santé.

Je vous écrirai mieux demain.

LXXI

27 octobre.

Je vous ai dit hier que vous auriez aujourd'hui une lettre de moi qui vaudrait mieux

que le brimborion que je vous écrivais. Le voici, ce mieux.

Hier, à l'heure où vous étiez chez vous avec vos habitués du Mercredi, j'étais, moi, dans l'église de Valognes. J'y faisais un chrétien. Le petit Armand, au sortir du ventre de sa mère, n'avait été qu'ondoyé. Mais le père étant devenu un chrétien et un chrétien meilleur que moi, le père a voulu que le baptême retardé précédât la première communion de son fils, et nous l'avons baptisé hier soir. Je dis *nous* et je dis bien, car c'est moi qui ai été son parrain... La mère me l'avait demandé avec les transes d'une timidité charmante, et quand je lui dis que je le voulais bien, elle eut un attendrissement qui me pénétra. Elle se jeta à mon cou et je l'embrassai, comme vous l'auriez embrassée vous-même, avec les lèvres de la plus pure amitié.

La cérémonie a eu lieu dans les conditions les plus poétiques. Église fermée,— pas une âme de curieux dans cette église, parfumée de l'encens des derniers offices du soir; car

c'était hier l'office du Rosaire. Le prêtre qui baptisait l'enfant avait eu la complaisance de faire fermer l'église, de sorte que nous n'étions que le père et la mère, — et moi, *le père spirituel,* et pour tout public, l'excellente *Justine,* qui, certes ! méritait bien d'être là !

Ah ! si vous aviez été là ! Il n'y manquait que vous ! L'église, que vous connaissez, était noire comme une forêt dans la nuit. La petite lampe du chœur pointait dans les ténèbres et les deux cierges des assistants tremblotants sur les fonds. Nous avions l'air d'un baptême dans les catacombes.

J'ai donné à l'enfant, aussi poétique que les circonstances de son baptême, les noms de son père, *Armand*, *Marie*, *Édouard* (le nom de Reményi) et le mien, et j'ai signé dans la sacristie, qui est une crypte, avec une plume que Royer avait emportée de chez moi et qu'il veut *baguer* d'or, avec mon nom et la date du baptême de son fils. Le reconnaissez-vous à ce trait, lui qui est comme nous l'acharné du souvenir !

Après le baptême sommes allés tous souper au Brock-House. Souper gai, nuancé du triste regret que vous n'y étiez pas. Mais si vous n'y étiez pas de corps, vous y étiez en esprit. Nous y avons bu à votre santé d'un porto digne de Pitt, et je suis rentré chez moi, tard, dans cette chambre jaune que vous aimez, avec le sentiment que cette journée vaudrait *seule* la peine d'être venu *ici*.

J'ai écrit hier à l'Abbé et à Élysabeth. (Non pas la vôtre.) Je leur ai dit que je les attends à des jours... différents, et j'aurai très probablement leurs réponses ce soir.

Oui, je vous enverrai un mot pour Soudan. Adieu. J'ai ici le temps le plus sec, avec froid assez aigu et un ciel *chouan*, c'est-à-dire gris. Ma santé est bonne. Cet air natal est pour moi de la vie que je bois à pleines versées.

Notre cher K... est-il revenu de ses pérégrinations ? Dites à madame Coignet que son *fou d'imagination* a toujours la folie de l'aimer. Pressez non pas une main, mais les *deux*

mains à son mari, et dites-lui les vœux que je fais pour que sa santé se raffermisse et qu'il rentre à pleines voiles dans la vie !

Voici Justine et l'heure de la poste. Il faut finir.

Mais avec vous, mon cœur ne finira jamais.

Votre à vous et votre mère !

J. B. D'A.

LXXII

28 octobre.

Mon amie « *Louise* »,

Élysabeth vient de dîner chez moi et elle a avalé ma journée. Elle me quitte à l'instant. Il est quatre heures, l'heure de la poste.

Je n'ai que le temps de vous écrire cela. J'ai demain l'abbé Anger, — encore un jour qui sera avalé comme aujourd'hui.

R... m'arrive.

Vous m'enverrez une copie du passage que je vous ai écrit sur le baptême de son fils, mais ce n'est pas à lui, R..., MAIS A MOI qu'il faut l'envoyer. Je vous dirai pourquoi plus tard.

Vous voyez si je vous écris! A vous! A vous!

J. B. D'A.

LXXIII

29 octobre. Samedi.

Ma chère amie,

Journée délicieuse passée avec l'abbé Anger, qui a su me communiquer sa gaîté charmante!

Je vous enverrai demain le reçu de Dujardin. Je suis débordé par le temps. Le temps vole, et R... va arriver.

J'enferme sous ce pli une note au crayon, écrite par l'Abbé, et qui vous dira où nous pouvons trouver la brochure sur les *Misérables* de Hugo. Achetez-la.

Votre correction de la première page du chapitre sur Fustel de Coulanges est très bien. Je corrigerai ce soir les autres épreuves, et je les ferai mettre à la poste *demain matin*, car je dîne le Dimanche chez R... Et quand je suis chez lui, j'y reste jusqu'à onze heures du soir, et à cette heure-là, la poste est partie.

Impossible d'écrire autre chose que : *mon cœur est à vous encore plus qu'à Paris !*

Votre J. B. D'A.

N'oubliez pas de n'envoyer qu'à moi le passage copié de mes impressions sur le baptême de l'enfant de R... *Ils* le veulent écrit de ma main, et j'ai une autre raison que je vous dirai quand je vous verrai.

Adieu et à demain matin pour les épreuves à envoyer.

Votre à vous. J. B. D'A.

LXXIV

30 octobre. Dimanche.
Au Brock.

Ma chère amie,

Je viens d'achever mes corrections chez R...
Je vous les envoie. Revoyez-les *with attention.*

Voici jusqu'à la page 160.

Je me porte excellemment toujours et je pense à vous comme je me porte.

Je vous trace ce mot à la table de R... et je l'écris dans ma main sur le papier qu'il m'a donné.

À vous.

Votre

J. B. D'A.

LXXV

Lundi matin.

Ma très chère amie,

Vous avez dû recevoir *ce matin même* le paquet achevé chez R..., hier, contenant les épreuves et le reçu, hors le paquet, dans une lettre *grise*, le reçu pour Dujardin. Vous voyez bien que je ne mérite pas la ribambelle de vos reproches.

J'ai toujours une santé qui défie le temps, car le temps a changé et les pluies sont arrivées sur ses ailes noires. N'allez pas croire que ces pluies me soient désagréables... Elles donnent l'accent le plus *natal* à ce pays natal qui est le mien et que j'aime comme un canard sauvage de ses marais.

Élysabeth (qui n'est point la vôtre) et que le baptême du petit Armand a ravie (je lui en ai conté les détails), veut à toute force

une boîte de bonbons ! Envoyez-m'en donc dans votre prochain colis et ajoutez-y (pour elle) un flacon de *foin coupé* de chez Lubin.

X... est-il revenu à Paris ? Est-il amélioré par la mort de son père, car la mort a parfois de ces effets sur les âmes ? Parlez-moi de lui, si vous l'avez rencontré. Je me mets en colère contre lui, mais je ne puis me détacher de lui. Je suis incorrigible. Pauvre âme profonde !

Demain, la Toussaint. Toute la journée au Brock. Le jour suivant aussi. Jeudi, l'abbé Anger, dîne chez moi avec l'abbé Lefoulon, qui est un idolâtre de ma personne et de mes livres. Je crois bien que je retournerai à Paris la semaine prochaine. Préparez votre mère à ce retour, et qu'elle vous donne plusieurs jours pour venir me chercher. Je voudrais tant vous montrer Valognes ! ce nid ! — *dolce nido !* — de mes premiers et de mes derniers jours !

Votre à vous,

J. B. D'A.

LXXVI

1er novembre. Mardi. Jour *Toussaint.*

Ce papier rosâtre vous dira où je suis. — Au Brock, et dans ma main, en l'air !

Reçu vos deux lettres ce matin. — Que ce Désiré m'alourdit le cœur et que j'ai d'anxieuse pitié pour son père ! J'apprends à l'aimer. Oh ! dites-le lui !

Je suis, genou à genou, avec R..., au coin de son feu. Nous parlons de vous. Sa femme est aux vêpres. Vous avez dû recevoir la lettre où je vous parle de mon dîner de Jeudi, avec les abbés Anger et Lefoulon.

Ceci n'est qu'un mot, mais ce mot est : je vous aime.

Je vous aime et je suis, avec palpitation, à vous.

J. B. D'A.

Vous me voyez vivre.

LXXVII

2 novembre. *Jour des morts*, qui vivent.

Miss Louise,

Hier (Toussaint), je vous écrivis chez R... et vous avez dû recevoir ma lettre ce matin. Aujourd'hui je vous envoie le mot quotidien, et d'autant plus que demain j'ai mes abbés qui dîneront chez moi et qui s'en iront peut-être trop tard pour que je puisse vous écrire, mais ne soyez pas inquiète si vous n'aviez pas de lettre. Je me porte bien. Le temps s'est mis à la pluie, mais moi, non ! Pour moi, le beau temps est toujours dans mon âme. Je voudrais que vous fussiez là pour vous le prouver. Ah ! quelle joie quand je vous reverrai !... L'absence exaspère mes sentiments pour vous... Devinez ce que je ne vous dis pas...

Les bonbons ? Oui, des *dragées de baptême*, mais faites-y ajouter quelques chocolats à la *Chaze*.

En ce moment, je vous écris à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre. Nous avons un de ces *orages froids* qui sont les vrais orages normands.

Pensez aux tentes d'Armand-Jules, mon filleul et le vôtre, puisqu'il est le mien.

Que devient le journal de Mousson? Répétez-moi son adresse, car vous me l'aviez envoyée, mais je l'ai égarée dans ma tempête de papiers, dont vous êtes le souffle.

Et parlez-moi de Braga et lui parlez de moi encore plus. Dites-lui que je l'adore et que je serai heureux de fumer avec lui la cigarette du retour.

Et S...?

Et K...?

S'est-il enfin détaché des Alsaciennes qui le conglutinent ?

Soignez mes épreuves !

Ai-je besoin de vous dire cela ?

Faites de l'ordre chez moi, c'est-à-dire de l'espace !

Votre à vous,

J. B. D'A.

Voici l'heure de R...!

LXXVIII

Vendredi, 4 novembre.

Vous n'avez pas eu, ma très chère amie, de lettre de moi ce matin, mais je vous avais prévenue. La faute en a été à mes deux abbés qui m'ont quitté trop tard. J'étais tranquille. Vous ne pouviez pas être inquiète. Ces deux abbés me sont des *amis intellectuels* comme je ne m'en connais pas deux autres. L'abbé Anger, vous le savez par ses lettres ; mais son ami, moins gai, moins

agréable comme homme du monde, d'une prestance moins aisée, est tout aussi solide au fond, et aussi prêtre dans le sens le plus glorieux du mot. Il juge le clergé contemporain comme moi. C'est un moyenâgiste attardé, et je le crois inébranlable dans la foi et dans la doctrine. Il est jeune, et son âme, qu'il *a toujours préférée à son corps*, dit l'abbé Anger, envoie un rayon de bonté et d'intelligence à sa physionomie. Très content de mes deux convives qui, je l'ai cru voir, ont dû s'en retourner contents de moi.

Enfin, une bonne causerie profonde et naïve, où l'orgueil de X... n'aurait pas trouvé son compte, et où ces deux saints lui auraient peut-être réappris le charme de l'humilité !

Je me suis trouvé par deux fois, ce matin, dans le *Gil Blas* (numéro du 3 novembre). D'abord dans l'article de tête par Armand Silvestre. Il dit deux mots sur moi, en parlant du journal que M. Dumont a créé. Ensuite, aux petites Nouvelles, une annonce de

ce que doit être le numéro des *Lettres et des Arts* de Novembre, et les « beaux vers (*sic*) » de B. d'A. y sont signalés. Cela m'a rappelé que je vous ai demandé l'adresse de Masson. Ne l'oubliez pas dans votre première lettre. J'ai toujours le frisson des fautes d'impression et je ne me calme que quand la chose a été imprimée et quand je vois qu'il n'y en a pas.

Je suis toujours enchanté de l'impeccable Justine (Madame Hébert). Je lui ai demandé, en pensant à vous, ce dont elle aurait besoin pour cet hiver et que vous pourriez lui rapporter en venant me chercher. Elle m'a dit que ce serait d'une camisole en laine couleur sombre. Achetez-la lui sur l'argent que vous toucherez de Masson et de Soudan, s'ils en envoient, et apportez-la lui quand vous viendrez.

Vous me faites des questions auxquelles je veux répondre :

Quand je vous écris du Brock j'emporte cire, cachet et adresse sur l'enveloppe mise

à l'encre rouge, pour que vous ne receviez pas le coup (triste toujours) d'une chose inattendue et qui rompt la chaîne sacrée de l'habitude. Quant à vos lettres, nulle anxiété, j'en ai deux par jour, et s'il y a un retard pour une, cela tient à la distribution d'une ville jamais pressée, et dont le caractère est de ne se gêner pour rien. La lettre en retard arrive à la distribution suivante. — Dormez donc en paix,

et rêvez de moi !

Il y a deux jours, je vous écrivais par les éclairs et les tonnerres ; ce jourd'hui par la grêle et les grêlons qui font de mes vitres leur tambour de basque. La nuée pend noire... On n'y voit plus et il n'est que quatre heures !

L'heure de la poste et de R...

Votre à vous,

J. B. D'A.

Un souvenir à tous ceux qui se souviennent de moi.

LXXIX

5 nov. Samedi.

— Ai reçu vos deux lettres sous la même enveloppe qui m'annonçaient le colis, et le colis deux heures après. — J'ai ouvert le colis. — Tout ce que vous m'aviez dit s'y trouve. — Merci, ô mon exacte amie ! J'ai eu la curiosité de lire le commencement du roman de Bourget et que j'ai trouvé médiocre ; — toujours l'analyse de petites gens qui n'ont qu'une âme médiocre et qui n'intéressent pas. — J'en ai trop lu et voilà pourquoi je ne peux vous envoyer qu'un mot qui n'est pas une lettre. Si je suis trop bref, accusez-en Bourget.

C'est aujourd'hui la *foire aux morts* sur la lande de Rauville, où demeure l'abbé Anger, à trois pas de sa chapelle de la Délivrance. — Il y fait un temps coupé de pluie et de

soleil. — Je n'y suis pas allé, comme le voulait la terrible en amitié mademoiselle Élysabeth. — Je vais lui envoyer vos bonbons pour l'apaiser, cette terrible ! — Je comptais voir le fils de madame de Poilly, le grand bouvier qui devait y conduire ses bœufs et que je n'ai pas vu.

Je ne vous dirai que cela aujourd'hui. Je suis en retard. Voici R... et Justine ! Pardonnez-moi. Je me porte bien et je vous aime, santé de mon cœur !

Votre J. B. D'A.

LXXX

Dimanche, 6 novembre.

Miss Louise,

Comme ce papier vous le dira, je suis au Brock où je vais passer la journée. Je vous

envoie le reçu pour Frédéric Masson sous ce pli, et j'attends le *Goëland*. Envoyez-le-moi au reçu de ma lettre.

Vous ne me parlez que du *Goëland*. Ils n'ont donc pas publié le *Buste Jaune* ?... Je vous enverrai les épreuves corrigées demain. J'aurais pu les corriger aujourd'hui, mais je les ai oubliées chez moi.

— Aujourd'hui un temps de toute beauté, mais le voisinage de la mer rend cette beauté sans cesse menacée par des pluies subites. Quant à ma santé, elle ne dépend pas de la température. Je n'ai pas eu ombre de rhume depuis mon arrivée à Valognes, et vous éternuez peut-être à Paris ! (?)

Vous avez raison. J'écrirai à Robin deux mots, ou à sa femme.

Vous dînez ce soir chez les Coppée probablement. Dites-leur mes amitiés fidèles et que je voudrais bien avoir par lui des nouvelles de la baronne de Poilly. Est-elle revenue à Paris ? question que vous lui ferez demain.

Je suis envahi et ne peux tracer un mot de plus.

Nous vous aimons tous,

et moi, comme personne.

Votre à vous,

J. B. D'A.

Mon tendre respect à votre mère.

LXXXI

7 novembre. Lundi.

En hâte.

Dans cette demi-feuille dont je fais une lettre et que je vous adresse séparément de mes épreuves que je vous envoie aussi et que vous recevrez en même temps, je vous préviens que j'ai épuisé vos enveloppes tim-

brées et qu'il faut m'en renvoyer, chère demoiselle, dans le premier colis que vous m'expédierez. Vous voyez que pour un homme qui déteste d'écrire et qui n'écrit qu'à vous, voilà une belle consommation d'enveloppes ! Allez ! ceci est une fière preuve de mon amitié pour vous !

— Ce matin ai reçu la lettre (ici, on ne fait pas de distribution le Dimanche soir) et j'ai moins ri que je n'ai été étonné. Qui est cette demoiselle Julie ?... Est-ce celle que j'ai vue chez vous, que vous écrivez *Chaîne* et que, *dans ma tête*, j'écrivais *Chayne*, comme dans Walter Scott ?... Et d'où sort cette liste d'ouvrages qui ne sont que d'anciens projets de livres, ou, comme l'*Honnête femme*, qui est de Veuillot, des livres qui ne sont pas de moi ? Je ne comprends rien à ces confusions ! Soyez plus claire et m'expliquez la chose. — Pour le monsieur qui veut traduire *Brummell*, que Dieu lui vienne en aide si je ne peux l'en empêcher. De tout ce que j'ai jamais écrit (quelle mauvaise

plume j'ai là !) c'est, je crois, le plus difficile à traduire. Quelle dent barrée à arracher ! Surtout pour un dentiste anglais !! Je le plains, le pauvre homme ! de la peine qu'il va se donner ! Du reste, cela m'est indifférent, comme tant de choses, excepté vous !

Corrigez férocement mes épreuves ; je n'ai pas le génie typographique de la correction, mais dans ce pays moins que jamais. Je n'ai pas d'attention à donner à ces minuties pourtant si énormes et, pour le destin du livre, si importantes ! Ce pays s'empare de moi avec une force ! Je m'y noie de rêveries et de souvenirs ! (Quelle exécrable plume j'ai là ! Je n'écris pas avec le bec, mais avec le dos. C'est impatientant.)

Il *pleut bergère*, mais je trouve cette pluie charmante et je n'ai pas de *blancs moutons à rentrer*. Je ne suis ni *mouton*, ni *à rentrer*, car je ne suis pas sorti. Je passe ma vie dans cette *caverne jaune* qui vous plaît et dans laquelle, dans quelques jours, je vais

vous revoir. Ma plume est si mauvaise que je la jette à votre tête et que je finis.

Mais, voyez ! mon papier est plein.

Votre à vous !

LXXXII

8 novembre. Mardi.

Le temps s'est relevé ce matin, et nous avons le printemps automnal qui annonce l'*été Saint-Martin* pour dans quelques jours. Tout va bien. All right !

Ennuyez-vous de moi, c'est bien, mais ne vous inquiétez pas de moi, ce serait trop. La hideuse hypocondrie qui m'habite a la bonté de me laisser tranquille. C'est la seule *absence* que je puisse supporter.

Vous êtes adorée au Brock. Madame R...

m'a dit qu'elle vous avait écrit, et son mari était très content de sa lettre.

J'aime les vôtres comme je vous aime, et quand je les lis, je *vous vois vivre*. Nous sommes à nous-mêmes *nos témoins*, comme disait Guérin.

J'ai envoyé les dragées du baptême à Élysabeth, mais nous avons mangé le chocolat *en famille*, chez les R..., chez qui j'avais apporté un gigantesque homard. Quelle bombance ! Il n'y a été question que de vous ! de vous ! et toujours de vous !

(Quoique taillée par les mains fines d'Armand, cette plume-ci ne vaut pas mieux que celle d'hier. Mettez-en donc deux ou trois dans le colis dont vous me parlez.)

Caressez pour moi mes deux chats. Cela vous fera autant de plaisir qu'à moi. J'ai envie de voir leurs figures quand je reviendrai, mais je ne crois pas beaucoup à l'*âme* de Démonette. C'est la vôtre que vous lui mettez dans le corps, quand vous imaginez qu'elle pense à moi.

Vive Belliol, s'il nous sauve Désiré ! Une poignée de main à lui, et une aussi au père. Que Dieu, auquel il ne croit pas et auquel je crois, moi, ait cette miséricorde de lui conserver son fils.

Votre à vous !

LXXXIII

9 novembre.

Je suis à bout de provisions, ma très chère demoiselle. Ni cartes postales, comme je vous le disais hier, ni enveloppes timbrées. Vous voyez celle que je vous envoie aujourd'hui ; — or, quoique le temps s'approche où vous allez venir me chercher, cependant, si vous *voulez que je vous écrive jusque-là*, envoyez-moi des munitions.

Je vous écris au sortir de mon déjeuner

solitaire. Le soleil luit sur la verdure *immobile* du petit bois du fond de mon jardin, et puisque nos damnées carcasses dépendent de la température, la mienne va très bien. Ne vous inquiétez pas de ma santé.

J'ai reçu votre lettre où vous me dites le *petit mieux* de Désiré. Si son père n'avait pas toujours été le plus heureux des hommes, je croirais qu'il se tirerait de sa maladie, mais le bonheur, quelle diable de raison pour n'être plus heureux ! Et c'est là ce qui fait réfléchir en noir les plus *accrochés* à cette bêtise de l'espérance ! Le bonheur, quand il est si long, fait trembler. — J'ai passé deux nuits à lire le roman de Bourget. Je n'en aime pas tout, je vous l'ai dit, je crois, mais c'est infiniment mieux que tous ceux qu'il a faits. Il n'y a pas que de l'analyse, il y a de la passion, et une passion dont (littérairement) je ne le croyais pas capable. Le progrès, même dans les idées, est évident. Si vous le voyez, dites-lui mon impression, et qu'il soit heureux de cette chose, s'il peut

l'être maintenant d'une chose venant de moi !

Oui, adressez-moi le *Napoléon* de Nisard. Je le lirai et je le lui écrirai, à Nice.

Voici R... ! Quelle belle chose que la fidélité !

Votre à vous.

LXXXIV

10 nov. *Jeudi, 2 heures.*

Votre colis m'arrive. Je m'en vais passer mon après-midi à en prendre connaissance.

Ce sera encore une manière de m'occuper de vous.

J'avais reçu votre lettre (ce matin) qui m'explique sa brièveté par l'indisposition de Marie.

Expliquez-vous la brièveté de la mienne

par le désentortillement de votre colis et de ce que j'y trouverai à lire...

L'important pour vous, c'est que je me porte bien, n'est-ce pas ? et que je vous le dise et que j'y ajoute que je vous aime comme le premier de vos amis et tous vos amis d'un seul coup !

Votre à vous,

J. B. D'A.

R... est à Cherbourg. (C'est son jour.) Le mien sera quand je vous reverrai.

Je mets ici le chèque et son *en-dos*.

LXXXV

11 novembre. Vendredi.

Le grand saint Martin, qui n'est peut-être plus le patron de Paris, mais qui l'est encore

de la Normandie, a inauguré radieusement, ce matin, son été traditionnel. Nous avons un jour magnifique de soleil, et si doux que je vous écris ma fenêtre ouverte.

Ma chère amie, vous me traitez toujours trop comme si je ne pensais à rien. Vous êtes sûre (*sic*) que je n'ai pas commandé des blouses et des capuchons à Aimable. Elle est, en ce moment, sur ce travail, car elle a su par l'abbé Anger que j'étais à Valognes et elle y est venue *prendre mes ordres*. Je ne suis pas aussi *imbécille* quand il s'agit de toilette que quand il s'agit de *traités*. On n'est pas, Mademoiselle, *imbécille* en tout!

Justine est à vos pieds de reconnaissance. « Oh! Monsieur, — m'a-t-elle dit avec des modulations dans son patois que j'aime parce qu'il est le mien, — remerciez bien pour moi mademoiselle R...! » Il faut avoir entendu cela! La camisole, qu'elle trouve superbe, lui va à merveille. Rien à changer! Le misérable Bon Marché, par hasard, n'aura pas à tripoter sa marchandise.

Je suis heureux d'avoir touché Lemerre. Je l'aime davantage depuis que je vois son bonheur menacé dans la personne de son fils. Le malheur possible de nos amis nous apprend à quel point nous les aimons. Mais quelle cruelle chose que cet apprentissage de nos cœurs !

Pensez aux tentes de mon *filleul*. Si vous aviez été à Valognes, vous auriez pu être sa marraine. Cela vous aurait-il été aussi doux qu'à moi... ?

Quelle singulière chose que notre amitié, — mais que c'est bon !

Votre à vous.

LXXXVI

12 nov. Samedi, 2 heures.

En hâte.

Il n'y a pas de correction à faire au pas-

sage que vous me citez. *Les servantes largement souffletées de Boileau*, c'est le texte exact. J'ai vérifié la chose Comme je suis monsieur l'*anxieux* et que je craignais de m'être trompé, j'ai vérifié la chose à Paris, sur un Boileau de Georges L..., et comme il n'y avait pas de faute à corriger, je ne vous en parlai pas, mais j'avais vérifié, j'étais sûr. Laissez donc. C'est bien. Je vous ferai voir le passage dans Boileau quand je reviendrai à Paris.

Mes remerciements pourtant à Madame votre mère pour l'attention qu'elle donne à mes corrections et pour ses scrupules, quand elle en a, comme aujourd'hui.

Et puisque nous parlons épreuves, poussez-les chez Quantin. Il faut que le volume paraisse avant la fin de l'année et le volume de théâtre avant février, n'est-ce pas ?

Et Savine ?

Et le volume des *Polémiques ?*

Songez à tout cela !

J'aime à *vous voir vivre*. Racontez-moi

donc vos visites. Moi, je n'ai pas de visites à vous raconter. Je ne vois que mes chers R..., et ma vie se passe dans une délicieuse monotonie. Si je vous avais, rien ne me manquerait, et je ne serais pas forcé de vous écrire *tous les jours*, ce qui prouve à quel point vous me manquez.

Et *Ce qui ne meurt pas ?* Où en sommes-nous ? Je suis bien sûr que vous suffiriez seule à corriger ce livre-là, parce qu'il vous plaît plus que tous les autres et qu'il sera dédié à votre ami préféré Seeligmann.

Cependant je crois bien que vous ne le préférez pas à moi.

Votre à vous !

J. B. D'A.

LXXXVII

13 novembre 1887. *Au Brock.*

Pas de plume chez R..., excepté en acier.

Voici que je vous écris au crayon, comme si j'étais comme vous en omnibus.

Je ne peux vous envoyer les noms des personnes que je vois, car je ne vois personne.

Mais je vous envoie le mien qui vous vient tous les matins, et qui est celui de votre fidèle ami,

J. BARBEY D'AUREVILLY.

Pas un mot de plus !

Envoyez-moi deux ou trois plumes par la poste.

Votre à vous.

LXXXVIII

A Valognes. Lundi.

Cette nuit, j'ai eu, sans souffrance aucune, une de ces insomnies comme j'en ai eu si longtemps à Paris. Je n'ai pas dormi une minute. Savez-vous ce que vous y avez gagné ? C'est de vous avoir dans la pensée tout le temps. Vous avez été *évoquée* par moi avec une netteté qui est presque la présence réelle.

— Ce matin, j'ai la fatigue d'un homme qui n'a pas dormi et qui voudrait bien dormir, mais qui n'ose, parce qu'il n'a personne pour le réveiller. Justine ne viendra qu'à l'heure de la poste et R... après elle. Il fait aujourd'hui un temps à ne pas mettre un chien dehors. Saint Martin est probablement

mécontent de Valognes. Il a mis son capuchon jusqu'aux yeux et il laisse le Diable de la pluie pleuvoir.

J'ai reçu votre lettre, ce matin. J'en avais reçu une autre hier en montant en omnibus pour aller dîner, à midi, chez R... Je vous y ai écrit une lettre au crayon avec tout un monde autour de moi. Le *petit* chantait la grand'messe à sa chapelle; car cet amateur de soldats est prêtre comme je l'étais à son âge. On desservait la table à manger. R... et sa femme me parlaient de vous, et moi j'en étais, comme plume, réduit au crayon que je ne sais pas manier comme vous. Ils n'ont au Brock que des plumes d'acier, et voilà pourquoi je vous ai écrit si peu et si mal !

N'importe ! Les lettres, ce n'est pas de la copie littéraire. C'est, entre amis, de se *voir vivre.* Je vous vois et vous me voyez. Le reste n'est que fariboles. Le *parfilage* épistolaire m'a toujours été odieux. Puisque cela vous plaît, j'inviterai *notre* ami Anger à venir encore une fois dîner avec moi, avant de vous dire :

Venez me chercher. Or, je crois bien que ce sera la semaine prochaine.

Votre à vous !

LXXXIX

15 novembre. *Mardi 16.*

Saint Martin a ôté son capuchon ! Nous avons aujourd'hui le plus beau temps du monde, pendant que vos lettres me disent que vous *patrouillez* dans la neige et la pluie à Paris. Ne me croyez pas cependant *esclavé* par ce temps de Normandie au point d'y désirer rester. Vous avez dû voir par ma dernière lettre que mon *inébranlable* projet est que vous veniez me chercher la semaine prochaine .Nous conviendrons du jour. Moi aussi, j'ai besoin de vous revoir, et vous êtes plus puissante que *Valognes même* sur moi.

Je n'approuve donc pas votre idée de venir deux jours pour vous en retourner seule et ne me retrouver qu'à la gare, comme les autres fois. Non ! non ! Le mieux est de revenir ici et d'en repartir ensemble comme c'était notre projet. N'y changeons rien, ô tête volubile ! On a déjà vécu dans un projet, et l'abandonner, c'est être infidèle au passé ! Cela n'est pas digne de nous.

Ma très chère, l'insomnie, mon ennemie, n'est pas revenue. J'ai dormi pour deux nuits, cette nuit. Il y a un moment charmant pour moi avant de m'endormir, c'est quand les bougies éteintes et le reste du feu mourant dans la cheminée éclaire les draperies jaunes de ma chambre et danse sur le plafond. Alors, je pense à vous et je vous vois, car pour ma diable d'imagination, penser à quelqu'un, c'est le voir.

Le rêveur qui vous aime ne peut que vous envoyer ses rêves, et c'est vous envoyer sa vie. Je vis de vous et en vous, et quand je suis chez les R... c'est vous que j'y retrouve en-

core... Je vous apprends à eux... et je vous fais aimer d'eux; et je n'ai pas de peine à cela. Ils sont si naturellement disposés à vous aimer!

Demain, c'est une foire, ici, — une foire Moyen-Age, — la *Malote*, je crois, dédiée à Saint-Malo. Je l'entendrai de mon appartement mugir sur la place du Château, pendant que je vous écrirai. Votre à vous.

XC

16 novembre. Mercredi.

Ma très chère, voici ma dernière enveloppe qui s'envole vers vous! J'ai fait chercher Justine dans les tiroirs. Elle n'a rien trouvé. Je le crois bien. Je n'écris qu'à vous, mais, ô miracle que vous faites! je vous écris tous les jours. Donc, plus d'enveloppes! Il m'en faut.

Pour des plumes, j'en attends, mais je ne vois rien venir. Et dans cette ville que j'aime parce qu'elle n'est pas civilisée, je ne trouve absolument rien des belles ressources de Paris!

Aujourd'hui, la Malotte, — temps prodige! — Du soleil à faire fermer les persiennes, mais un froid, — comme ils disent ici, — qui *pique dur*. La Malote *écume* à l'heure qu'il est sur la place du Château. C'est une foire aux oies, dont je n'ai pas les plumes, et aux dindons. Je vous écris en buvant un grog que vous n'avez pas fait... hélas!

Le diner de mademoiselle A. me réjouit. M'aurait-elle invité si javais été à Paris? Dites-lui que j'aurais été heureux de la voir dans sa gloire de maîtresse de maison. Mes souvenirs à elle et à tous ceux qui m'aiment chez vous par ricochet ; car je crois bien que c'est à cause de vous qu'ils m'aiment. Être aimé *pour moi-même*, ce rêve des vieilles filles, est un rêve que je ne fais plus.

Vous m'avez toujours donné des nouvelles de Désiré. Dites à son père, de ma part, de

surveiller sa convalescence, — et à mon ami Belliol que je le félicite d'avoir mené la maladie comme il l'a menée ! Ce diable de Lemerre! Je ne croyais pas avoir pour lui un attachement si profond. — A présent, quand je reçois vos lettres, je n'ai plus le petit tremblement de main que j'avais, en les ouvrant, lorsque son fils était si mal.

Ce qui m'impatientait à Paris de vos visites, m'intéresse à présent à Valognes. C'est qu'à Paris c'était un éloignement de vous que vos visites, et qu'à Valognes, c'est un rapprochement de me les dire. Bénéfice de l'absence! Continuez donc de me dire tout ce que vous faites et tout ce qui vous arrive. Cela me rapproche de vous.

Adieu, aurai-je bientôt des épreuves du sieur Quantin? Je vous ai rappelé dans une de mes dernières lettres toutes les publications prochaines et qu'il ne faut pas négliger. Veillez-y. Suis-je fou de vous dire cela? Comme si vous pouviez oublier!

Votre à vous.

XCI

17 novembre 1887. Jeudi.

On n'est pas plus bête que moi. Je viens de vous écrire une lettre que, par inadvertance, j'ai jetée dans le feu.

Je m'en aperçois à l'instant et je n'ai plus le temps de la recommencer. Je vous y disais que je vous quittais pour écrire à mes chers de B... que je me repens d'avoir inquiétés.

Rien de plus. Je vais leur écrire par cette poste. Vous, pensez que je pense à vous et que je vous aime. Ceci ne change pas ! La gelée qu'il fait ne m'atteint pas au cœur.

Votre à vous.

En hâte.

XCII

18 novembre. Vendredi.

Ma chère amie,

C'est sur votre papier et avec vos plumes — enfin arrivés — que je vous écris. Mon écriture n'est plus en masque.

Vous avez vu par la lettre que vous avez reçue ce matin que j'avais donné signe de vie à madame de B... La lettre pour elle était partie avec la vôtre, et même elle était plus longue que le billet que vous m'aviez dicté pour la rassurer.

Vous faites bien de faire tendre à nouveau mon appartement. J'avais l'idée de prendre un très beau papier écarlate (je vous l'avais même dit) avec bordure et coins or et noir, mais si vous préférez le rose qui rappellera *l'ancien rose*, je l'accepte au nom du passé, —

de la vie qui fut, — comme toujours triomphant avec nous !

Ma portière a éconduit très bien, et qu'elle continue toujours, avec mon séjour à Valognes, à éconduire la dame inconnue qui me demande un entretien que je ne veux pas lui donner. Je n'ai à donner d'entretien qu'aux gens que je connais. C'est déjà bien assez honnête comme cela. Mais les inconnues ! Je sais trop ce que c'est. Qu'elle me préserve de ces odieuses importunités.

Le temps est ici aussi changeant qu'une femme — qui ne serait pas vous. Il gelait hier ; il pleut aujourd'hui. Mais soyez tranquille ; madame Justine me fait des feux — comme elle dit — *à rôtir un bœuf.*

Puisque je vous parle d'elle, pensez à lui apporter, quand vous viendrez, un chapelet. Elle a l'extrême bonheur de ne pas savoir lire, et toute sa prière est le chapelet, la sublime répétition du chapelet. Je lui en ai promis un. Elle le dira pour nous deux. Elle en a déjà *usé un* à mon service, — celui que

je lui avais donné, il y a plusieurs années. Continuons toujours le passé en lui en donnant un autre. Ne prenez pas de chapelet bête ; car il y a des chapelets bêtes, comme il y a un catholicisme bête. — Prenez un chapelet simple, et digne de la simplicité forte des âmes qui le disent, mais que, pour moi qui le donne, ce soit un cadeau.

Consultez à cet égard notre ami Georges L... qui a du goût.

A vous, à vous.

Votre ami,

J. B. D'A.

R... entre chez moi.

XCIII

19 novembre. Samedi.

Je vous écris sur le petit format que vous venez de m'envoyer. Je n'ai pas grand'chose

à vous dire si ce n'est toujours la même chose et la même chose que vous savez... Mais j'ai à vous prévenir. C'est demain Dimanche, le jour que vous dînez chez Coppée à qui vous parlerez de moi. Mais moi je dîne chez R... et je ne pourrai pas vous y écrire, comme les Dimanches précédents. J'y dîne avec le sculpteur Level, qui vient expressément dîner (de Cherbourg) avec moi. Or Level est un bavard, mais un bavard éloquent, qui ne prend son parti de rien et qui ne me lâchera pas une minute et me criera aux oreilles les cruautés de son destin. Il est, comme les grands artistes, un *martyr d'Arezzo*. Il ne repartira que le soir et je n'aurai pas eu le temps de vous écrire et de vous faire un signe de la main à travers l'espace. Ne soyez donc pas inquiète de la créature que vous avez la bonté d'aimer si vous n'avez pas de lettre d'elle Lundi matin.

Le temps continue d'être aux pirouettes. Hier, je vous écrivais par un ciel d'Islande (il faisait nuit à trois heures). Aujourd'hui,

ce client de Gruby s'est retourné, èt le voilà bleu, avec du soleil ! J'ai retrouvé le sommeil et je me sens dans une disposition excellente, l'esprit ferme et les nerfs solides. Cela durera-t-il ? C'est la question. Mais enfin cela est ainsi pour le moment. Quant à du froid dont vous parlez tant, nous n'en avons *miette* (encore une expression du pays !); au lieu de *miette*, ils disent quelquefois *miot* (ce qui pour moi a plus de grâce encore).

Vos lettres me plaisent, vos lettres entre mon appartement que vous faites arranger et qui va porter votre marque et mes chats, qui pourtant, les drôles! vous aiment mieux que moi. Je les caresse tous les soirs sur le dos des chats de R... qui en a trois et un chien qui s'appelle Lou-Lou, comme le chat d'Augustine, mais qui n'est pas farouche et rebelle comme ce chat ; car, lui, ce chien, a la fureur *saltatrice* des caresses. Tous les soirs que je suis là, il ne cesse pas d'être littéralement fou. Je l'aimerais trop si je l'avais à Paris !

Je crois bien (il faut en parler) que vous pourriez partir pour Valognes après votre réception de Vendredi, pour y rester... le temps qu'il plairait à votre mère : car c'est elle qu'il faut consulter et dont nous dépendons. Pourvu que nous soyons à Paris Mardi (la veille de votre réception de Mercredi), il me semble que cela suffirait. Voyez ! tâchez d'arranger cela.

Votre à vous.

Aurai-je encore cette dernière semaine un paquet d'épreuves à corriger de chez Quantin ?

XCIV

21 novembre.

Chère amie,

J'ai passé hier Dimanche toute la journée au Brock. — Le sculpteur Level est venu, —

très intéressant, ce Level.— Une bonne journée. — Mais la nuit dans l'insomnie, que j'attribue au café pris le soir et à la chaleur de la conversation. Ce matin, Lundi, sans ressentiment de ma nuit blanche, qu'on devrait appeler noire, tant ces insomnies sont douloureuses !

Pour ne pas rester sous l'accablement de ma nuit, je pense à vous et à ce que vous faites pendant que je vous écris. Vous devez être chez moi avec les ouvriers, en train d'arranger notre nid de cet hiver. Hier de la brume qui ce matin a été le déjeuner du soleil. N'ai pas le temps d'écrire davantage.

Votre à vous.

J'ai les épreuves.

XCV

22 novembre. Mardi.

Ma très chère amie, enfin nous approchons du jour où nous allons nous revoir et reprendre notre vie parisienne ! L'idéal serait d'être ici avec vous, et c'est ce que me disait tout à l'heure la boîte que vous avez laissée dans le placard comme une promesse de retour. Je vous demande pardon de ces chiennes de ratures, mais je n'ai pas dormi cette nuit, je viens de déjeuner, et je dors en vous écrivant.

De plus dans des brumes infinies, — un temps *anglais*, qui s'ajoute encore aux brumes du sommeil.

Il paraît qu'ils sont dans ce pays-ci cernés de neige ; nous seuls, les Valognais, sommes exceptés. Nous n'en avons pas vu

un flocon. Mais la brume nous hante terriblement. La brume, c'est la neige de Valognes. Elle a sa beauté, mais elle rend triste, surtout quand on n'est pas auprès de vous. On l'aimerait si on y était et peut-être l'aimerait-on plus que le ciel bleu. Les sentiments de nos misérables argiles dépendent aussi de la température, et voilà pourquoi les lettres les plus intimes tournent toujours un peu à l'almanach.

J'ai les épreuves. Je vais m'y mettre pour vous les envoyer demain.

N'ayez pas trop de mépris pour cette lettre si bêtement endormie, et pensez que dans le sommeil comme dans la veille je pense à vous si je ne sais pas toujours l'exprimer.

Vous devriez écrire un mot à Madame R... Elle a une manière de me dire si joliment chaque soir que vous ne lui répondez pas !

Votre à vous.

Jean *l'endormi* qui voudrait bien être Jean *l'éveillé*, mais toujours *votre à vous*.

XCVI

22 novembre.

Ma très chère,

Je n'ai pas une minute.

Voici l'épreuve, qui vous arrivera avec ce bout de lettre, mis à la poste en même temps.

Corrigez bien. Voyez à la pagination.

Une faute grave. Ils ont, dans le commencement de l'article sur Nicolardot, mis Louis XVI, pour Louis XIV. Une bêtise énorme. Le livre sur la santé de Louis XIV est antérieur de plusieurs années au *Journal de Louis XVI* publié par Nicolardot.

Attention pour le reste.

Je ne peux pas vous en écrire plus long.

Mais à demain.

Votre à vous.

XCVII

24 novembre.

Ma très chère amie,

Je réponds immédiatement à votre question de ce matin.

Je resterai huit jours encore. Mes raisons pour cela ne sont point mes convenances ni mon désir de rester. Les voici :

D'abord les R... Ils sont, depuis que je parle de partir, d'une telle insistance pour que je reste encore huit jours ; ils étaient si désespérés hier soir, quand je disais : Vendredi prochain ; ils parlaient tant de vous écrire pour vous demander huit jours de plus, que je ne savais plus que répondre à des sollicitations d'amitié si affectueuses et si pressantes.

Ensuite, c'est vous. Vous êtes si fatiguée du

rangement des choses de chez moi et de chez vous que je ne veux pas ajouter à cette fatigue celle de la nuit passée en voiture pour venir me chercher. Ne vous fatiguez donc pas cette semaine, pour arriver ici dans les meilleures conditions.

Je voudrais bien, quand nous retournerons, partir le soir plutôt que le matin, parce que le soir nous serions *seuls* en wagon au lieu d'y avoir du monde tout le temps du voyage. Mais ceci n'est qu'un désir et si cela peut ne pas contrarier votre mère, à laquelle je pense toujours.

Ne croyez pas que je revienne à Paris avec regret. Si insatiable que je sois de Valognes, je suis encore plus insatiable de vous.

Vous avez dû recevoir ce matin les épreuves et une lettre qui vous les recommandait. J'appelais votre attention surtout sur la première page et les premières lignes du chapitre *Nicolardot*. Il y avait un stupide *Louis XVI* à la place d'un *Louis XIV*. Bien

avant que Nicolardot découvrît *le Journal de Louis XVI,* on avait découvert, à Versailles, un journal de la *santé de Louis XIV* dont Michelet s'est beaucoup servi. Ce journal était, je crois, de *Maréchal*, le chirurgien du Roi qui l'avait opéré de sa fistule. Le journal de Nicolardot est bien plus intéressant, puisqu'il est écrit et signé de la main de *Louis XVI lui-même.* Vous voyez toute la bêtise des imprimeurs et du correcteur, qui ne se comprend pas quand il se relit. Et corrigez ! Corrigez même la pagination, dont les chiffres sont inexacts. Je ne m'en suis aperçu qu'à la fin de l'épreuve, mais je n'avais plus le temps, avec l'heure de la poste, de vérifier le commencement. Heureusement, je vous ai et je suis tranquille, tant je compte sur vous !

Adieu, je n'ai plus soif que de vous revoir.

Votre à vous.

XCVIII

25 novembre. Vendredi.

Ma très chère amie,

J'avais à dîner l'abbé Anger. Tout à coup, il me tombe votre télégramme, qui m'apprend que vous n'avez pas reçu ma lettre d'hier et partie d'hier. J'ai interrompu mon dîner pour vous répondre télégramme par télégramme. Il est parti (le vôtre) et vous devez l'avoir maintenant.

Mais avez-vous ma lettre? Est-elle arrivée? Dans cette lettre, je vous disais mes raisons pour reculer votre départ jusqu'à Vendredi de la semaine prochaine. Je ne vous les répéterai pas. Vous devez avoir ma lettre à présent. Si elle s'est perdue à la poste, je vous les répéterai demain.

J'écris l'abbé toujours là, et en grande

hâte. Je me porte bien et je ne puis comprendre que vous n'ayez pas reçu ma lettre de ce matin.

Votre à vous.

XCIX

26 novembre. Samedi

Envoyez-moi la lettre de ma cousine madame de C...

Ma très chère amie, — je ne sais que vos inquiétudes, dont vous me parlez ce matin, mais pas un mot de la lettre que vous n'aviez pas reçue et qui les a causées. Cette lettre, dont je ne comprends pas le retard, l'avez-vous enfin reçue?... C'est Justine, l'exactitude même, qui l'avait mise à la poste, et je voudrais savoir si vous l'avez

reçue, n'importe à quelle heure, oui ou non ?

Je vous écris tous les jours, mais si j'avais été malade, les R... vous auraient écrit.

Si vous l'avez reçue, cette lettre, vous savez à présent les raisons qui me font reculer de huit jours à Paris. C'est vous et les R... ; *eux* avec leurs insistances pour que je leur donne huit jours de plus, et *vous* parce que vous devez mourir de la fatigue prise à tous les rangements de *chez vous* et de *chez moi* et que je ne veux pas augmenter en vous faisant voyager quand vous n'en pouvez plus.

Voilà mes raisons ; et je les trouve bonnes et concordantes avec l'état actuel de mon appartement qui n'est pas sec, ainsi que vous le mandez, et qui va ainsi avoir le temps de sécher.

Il y avait aussi dans ma lettre, en *retard* ou *perdue* (?...), la recommandation de la correction des épreuves, envoyées la veille. Je vous signalais, et en vous l'expli-

quant, la grosse faute de la première page du chapitre *Nicolardot.*

Maintenant, autre chose ! Il a dû arriver chez moi, le 24 ou le 25 de ce mois-ci, le billet de mille francs de la rente d'Edelestand du Méril. Gardez ce billet jusqu'à mon retour, et payez, sur ce billet, l'arrangement de mon appartement et autres dépenses ; mais ouvrez la lettre de ma cousine pour que je puisse lui accuser réception de son billet et lui envoyer mon reçu. (*Ne pas oublier cela.*)

Et jamais plus d'inquiétudes ! Si j'étais malade, R... est là : il vous écrirait. Vous n'avez pas à douter de l'homme qui vous écrit tous les jours, parce qu'il vous aime tous les jours.

Votre à vous.

C

Du Brock, 27 novembre. Dimanche.

Ma chère amie, — j'ai reçu votre lettre ce matin et je vous réponds *dans ma main*, avec l'encre noire de R... Justine, qui vient le Dimanche chercher ma lettre pour la mettre à la poste, est malade d'un fort mal de gorge. C'est la servante de R... qui va mettre ces quelques lignes à la poste. Excusez si je mal écris. Nous avons un temps de brume qui fond en eau. On y voit à peine. C'est un temps *Islandais*, et je n'ai pas, comme dit B..., *l'âme d'un goëland.*

J'avais promis aux R... de ne partir qu'après Vendredi, et j'ose à peine leur dire que vous partez Mardi. Ils vont être bien désagréablement surpris, quoique charmés de vous revoir. Je vous ai dit dans ma let-

tre, hier encore, mes raisons pour ne partir que Samedi ou Dimanche matin, mais votre lettre de ce matin renverse tous mes plans, et vous avez tant d'amitié pour moi que je vous pardonne ce renversement.

Je me porte bien. Armand a d'horribles douleurs névralgiques dans la tête. Je vous ai parlé de madame de C... et de sa lettre.

Gardez les mille francs. Mais envoyez-moi sa lettre pour que je lui réponde sans la faire attendre, comme je fais tous les ans. Je n'ai pas le loisir de vous en écrire davantage.

Tout à vous tout entier, et à demain une lettre. Embrassez Démonette pour moi

Votre à vous.

CI

28 novembre. Lundi matin.

Ma chère amie, j'ai reçu, ce matin Lundi, votre lettre à l'encre et votre billet au crayon d'après la poste (je vous répète qu'on ne fait pas de distribution ici le Dimanche soir).

Je vous aimerais mieux Samedi matin que Mercredi, parce que (vous l'avez vu dans mes lettres) les persécutions d'amitié des R... m'avaient vaincu et que je leur avais promis votre présence pour le Samedi. Me voici donc dégagé vis-à-vis d'eux ! Cela m'est infiniment doux. Ils m'aiment tant ! C'est donc entendu que vous partirez, avec mademoiselle C... ou sans elle, Vendredi soir, et nous repartirions le Lundi matin pour Paris tous les trois, ou tous deux. Si elle ne vient pas, mettez-vous dans le wagon des Dames, et si vous ne voulez

pas me contrarier et m'inquiéter, il faut que je sois sûr que vous êtes là, et que j'en sois *sûr* à l'avance.

Je suis curieux de revoir mon appartement transformé par vos soins. Je vous apporterai l'argent pour payer les dépenses faites. Je suis heureux de tout ce que vous me dites de Démonette et de Spirito et de son éducation par les *deux assiettes !*

Enfin nous allons nous revoir et reprendre la vie où nous l'avions laissée ! Mais ne cessez pas de m'écrire jusqu'à ce moment-là ! Entendez-vous ? Les lettres ne sont que la vie absente évoquée. Si on pouvait écrire aux morts, ils ne seraient pas morts tout à fait.

Adieu ou plutôt à bientôt. N'oubliez pas les tentes de mon filleul et le chapelet pour Justine. En avez-vous choisi un avec L... comme je vous avais dit de le faire ?

Adieu et votre

A vous.

CII

29 novembre. *Mardi matin.*

Ma chère amie, — vous avez dû le comprendre à la tournure de la lettre que vous avez dû recevoir ce matin, mon dernier mot, c'est que vous partiez *Vendredi soir* (wagon *des Dames*), avec ou sans mademoiselle C... Mais votre lettre de ce matin me fait croire qu'elle ne vient plus ! ! !

Je suis très positif aujourd'hui. Je n'ai à vous mander que cela : *Avec* ou *sans* elle, ne partez que Vendredi soir, pour revenir à Paris le Lundi en partant le matin. Je n'ai rien à vous dire que mon désir de vous revoir. Ma vie ici n'est pas celle que vous menez là-bas. Vous savez tout. Je passe ma vie à penser à vous en attendant que je vive avec vous.

Et cela va être !

Votre à vous.

CIII

Mercredi.

Il est deux heures du matin et je vous écris ce mot que je ne pourrais pas vous écrire demain et parce que je veux vous écrire tous les jours jusqu'à Vendredi, jour de votre départ.

Voici pourquoi donc je vous écris cette nuit au lieu de vous écrire demain matin, à l'heure ordinaire.

Demain, je n'aurais pas le temps. Je suis obligée de dîner au Brock comme le Dimanche, mais demain, comme le Dimanche, je ne puis envoyer ma lettre du Brock, écrite là, dans l'après-midi. Un ami de R... qui a pour moi une admiration à la S... vient me voir chez R... à trois heures et probablement restera avec nous jusqu'après l'heure de la

poste. — Je suis clair. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

J'aurais fait beaucoup de peine à R... de ne pas recevoir son ami (le Comte de R... un Breton habitant Valognes). Je n'ai pas voulu lui faire cette peine-là et surtout vous causer de l'inquiétude en ne vous écrivant pas. Je sais le mal que fait l'inquiétude. Volontairement, je ne vous y exposerai jamais.

Demain, Justine mettra ce billet à la poste qui vous arrivera Jeudi, et Vendredi vous aurez le matin un mot encore de votre grand ami et serviteur et *attendeur*.

Ai-je eu l'honneur de me faire comprendre ? — comme le disait M. de Vircorps, que je vous ai cité tant de fois !

Voyez-moi d'ici ! Je vous écris dans ma *caverne d'or*, au coin d'un bon feu, sous les regards du *Buste jaune* qui surmonte ma cheminée. Mes persiennes sont fermées. Je n'entends aucun bruit. La nuit est superbe. Hélas ! je n'ai pas mes chats, mes compagnons nocturnes, à caresser. Mais je songe que je

les aurai bientôt, puis, j'ai la conscience que je fais acte d'ami en vous écrivant à l'heure où probablement vous dormez.

A présent, je vais me coucher, et si je ne dors pas, vous savez à qui je penserai, n'est-ce pas ?

Votre à vous.

CIV

1 décembre. *Jeudi.*

Je n'ai que le temps à peine de vous écrire ce mot.

Le père Anger, sur lequel je ne comptais pas, est venu me faire ses adieux et dîner avec moi. Il vient de partir. J'ai reçu ce matin votre lettre qui m'apprend que vous partez Vendredi soir, et que vous serez chez moi Samedi matin.

Je n'ai pas une idée hors de cette idée : je vais vous revoir.

Que voulez-vous que je vous dise ? et qui vaille cela.

Je ne vis plus que dans l'avenir de Samedi. Je me porte bien et je vous aime. Voilà tout le présent pour moi. Donc, à Samedi !

Votre à vous.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

FIN.



TABLE

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le cinq avril mil neuf cent sept

PAR

ED. GARNIER

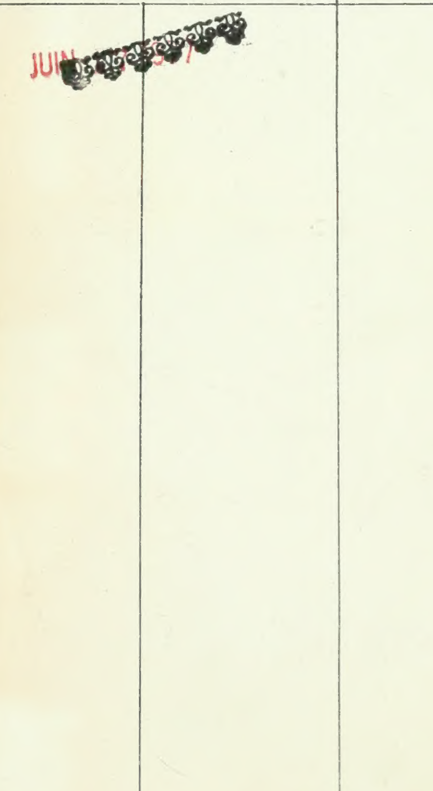
A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


JUI


a39003 002469707b

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.